

LIBER

BULLETIN

Montréal, mai 2005

Cahier d’information et de promotion des éditions Liber

Billet

Ceux qui sont familiers avec notre bulletin auront remarqué que cette livraison compte quatre pages de plus que d’habitude. C’est que, d’une part, nous avons augmenté, en 2004, le nombre de nouveaux titres — qu’il faut faire connaître et auxquels il faut par conséquent faire une place —, mais que, d’autre part, nous voulons également qu’on n’oublie pas les titres au catalogue (auquel nous avons réservé les deux dernières pages). Évidemment, à ce rythme, on peut craindre que ce bulletin ne devienne monstrueux dans quelques années. Peut-être, mais enfin on a encore le temps de trouver des ajustements raisonnables.

Autre information. Avec un certain retard sur ce qui semble être la norme dans le milieu de l’édition, nous disposons maintenant d’un site web où on a accès au catalogue, aux nouveautés et à divers commentaires. On en trouvera les coordonnées dans l’ours à la fin de ce cahier.

Depuis le dernier bulletin, nous avons publié une douzaine de nouveautés, parmi lesquelles je voudrais en souligner deux qui, par leur ampleur, leur ambition, leur originalité, doivent être saluées de manière particulière. Il s’agit du troisième volume de la grande enquête historique de Jacques Marchand «sur la recherche de l’autonomie et du bonheur» dont l’ensemble porte le titre de *Sagesses*. On se souviendra que le premier volume traitait des Égyptiens, et le deuxième des Mésopotamiens. Celui-ci s’intitule *L’idéologie biblique*. Le sujet est ici plus, comment dire, sensible et plus considérable (ne serait-ce que parce qu’on dispose de beaucoup plus de matériel écrit). Contrairement aux autres sagesses, la Bible se prolonge de manière ininterrompue et manifeste jusqu’à nous. Elle est à la base des trois grands monothéismes, elle a fait l’objet de commentaires innombrables, a alimenté les plus grands, a fourni les structures idéologiques, morales, spirituelles de notre civilisation. Je n’entrerais évidemment pas ici dans l’analyse qu’en propose l’auteur. Je me permettrai simplement de noter que ce travail est déjà admirable par la simple synthèse qu’il fait des récits bibliques et du contexte historique dans lequel ils ont été rédigés. Le lecteur a ainsi en main l’ensemble de ce qu’il faut savoir pour être à même d’aborder rationnellement l’étude de la pensée biblique elle-même. Je rappelle enfin que la prochaine étape de cette grande enquête de Jacques Marchand sera consacrée aux Grecs.

L’autre titre qu’il importe de saluer avec respect et admiration s’intitule *Redécouvrir l’histoire mondiale, sa dynamique économique, ses villes et sa géographie* et est l’aboutissement d’un long parcours, scientifique et existentiel. Dans son avant-propos Luc-Normand Tellier avoue ainsi qu’il lui aura fallu «une vie pour donner naissance à cette œuvre». «Je me souviens, dit-il, d’avoir couché sur papier mes toutes premières réflexions sur la matière de ce livre au cours de l’été 1967 à Newcastle-upon-Tyne, en Angleterre. Il m’aura fallu étudier à Philadelphie, vivre au Rwanda, en France, au Costa Rica et au Venezuela et faire le tour du monde pour en arriver à contempler l’histoire mondiale de la façon inhabituelle que voici.» Qu’est-ce que cette histoire a d’inhabituel? C’est qu’elle n’est pas découpée en pays et en dynasties, elle ne relate pas les guerres et les conquêtes. Elle raconte plutôt en un vaste ensemble les six mille dernières années de l’humanité en la suivant dans les corridors topodynamiques (géographiques, si on veut) qu’elle a empruntés pour se répandre, échanger, s’affronter.

À eux seuls, ces deux ouvrages atteignent les mille deux cents pages bien remplies, grandeurs qui éveillent aussitôt les monstres habituels de l’édition de sciences humaines et de philosophie, coûts de production, difficultés prévisibles des ventes, etc. Je m’empresse d’ajouter qu’il n’y a rien là de typiquement canadien-français (mais je ne sais pas si cela est rassurant ou plus inquiétant). À preuve, il y a eu récemment en France une enquête sur la situation de l’édition dans ces domaines. Je me permets d’en transcrire quelques paragraphes en page 8, tout en encourageant les «amis du livre», comme dit l’autre, à lire l’ensemble du rapport. Et à discuter de la situation tout court, ne serait-ce que pour ne pas donner à l’édition que nous faisons l’impression d’être complètement exclue des débats sur la culture, même en cette année où Montréal est la capitale mondiale du livre.

Giovanni Calabrese

Entretien

Jean-François Malherbe

«La pensée en chemin», nouvelle collection de philosophie



Jean-François Malherbe, je voudrais que vous présentiez la nouvelle collection que vous dirigerez, «*La pensée en chemin*». Mais auparavant, il serait bien que vous nous parliez un peu de vous. Sauf erreur de ma part, votre premier livre portait sur Popper (**La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique**, PUF, 1976). Or, il me semble que votre intérêt pour la pensée religieuse ou mystique et vos travaux actuels sur l’éthique ou le devoir de penser sont loin du rationalisme positiviste du philosophe viennois. À moins qu’Aristote n’ait fait le lien, ou Jean Ladrière, qui a été votre directeur de thèse? Bref, est-ce que votre parcours vous semble d’une belle continuité ou y a-t-il eu des coupures?

Il s’agissait pour moi de saisir le *rationalisme critique* de Popper en le restituant au cœur des débats qui l’opposaient à Carnap et au cercle de Vienne, évidemment, mais aussi à Kuhn et surtout à Habermas et à l’école de Francfort. Dès le début, la dimension éthique était donc très présente dans mes travaux: la question était, en effet, de savoir à quelles conditions le développement technoscientifique peut espérer servir les humains plutôt que de les asservir. C’était aussi l’époque où Jean Ladrière publiait *Les enjeux de la rationalité* (Aubier-

Unesco, 1977) dans lequel il donne à cette question toute son ampleur. C’est là, je crois, un livre majeur, qui en près de trente ans n’a pas vieilli et que Liber a repris d’ailleurs en 2001. Peu de temps après, j’ai été nommé professeur à la faculté de médecine de Louvain et c’est en m’appuyant sur ces premiers travaux que j’ai entrepris ma réflexion sur l’éthique de la santé et de la médecine (*Pour une éthique de la médecine*, 1985). Mais l’enseignement de l’éthique médicale ne pouvait prendre toute sa force que s’il était confronté aux difficultés quotidiennes vécues dans les hôpitaux. J’ai donc dès ce moment-là proposé mes services en éthique clinique. Et c’est là que s’est faite pour moi l’articulation entre la critique des sciences et l’éthique des relations d’aide. Ensuite, lorsque je suis venu au Québec au début des années 1990, j’ai eu l’occasion d’élargir ce champ d’expérience grâce à des demandes qui m’ont été adressées, ici comme en Suisse et en France, de mettre sur pied des formations en éthique pour des éducateurs spécialisés, des policiers, des intervenants en toxicomanie, des éducateurs de rue, etc. Et, dans ces pratiques sociales multiples et diverses, je me suis très souvent heurté à l’interdit de penser dont j’ai tenté de mettre au jour la perversion. C’est mon premier livre publié chez Liber, qui a été suivi d’un second consacré à la question de la violence dans les relations d’aide, et sera bientôt suivi d’un troisième consacré à explorer les sentiers de l’autonomie en éducation.

Par ailleurs, dès l’époque de mes travaux autour de Popper et du cercle de Vienne, j’ai été fasciné par Wittgenstein, qui terminait son *Tractatus* par ces mots aussi énigmatiques que célèbres: «Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.» La méditation de cet ouvrage a réveillé en moi un certain sens de l’indicible qui m’habitait depuis mon enfance et qui m’a conduit à entreprendre, après mes études philosophiques, un doctorat en théologie sur *Le langage théologique à l’âge de la science* (Cerf, 1985). J’ai poursuivi cette veine par des travaux sur Maître Eckhart (*Maître Eckhart: «Souffrir Dieu»*, Cerf, Paris, 1994). Mais le pont entre ces préoccupations religieuses voire mystiques et la critique des sciences n’est pas seulement «wittgensteinien», il est également existentiel. C’est, en effet, la question très concrète de la souffrance vécue qui appelle l’une vers l’autre ces démarches à première

vue si divergentes. C’est que, dans la souffrance, les humains demandent à la science médicale des analgésiques et du sens à la pensée spirituelle. C’est d’ailleurs en écho à cette préoccupation que je travaille depuis quelques années à un ouvrage que je voudrais consacrer à la «spiritualité matérialiste» d’Épicure.

Vous êtes un auteur prolifique, ce qui ne vous empêche pas d’être très engagé dans la réalité réelle. Vous avez mis sur pied, par exemple, la Chaire d’éthique appliquée à l’université de Sherbrooke et vous donnez je ne sais combien de formations auprès de milieux professionnels précis, au Québec aussi bien qu’en Suisse et en France. Cette épreuve du terrain est importante pour vous? Qu’est-ce qu’elle vous apporte?

J’ai toujours eu horreur de la pensée qui tourne sur elle-même. À mes yeux, ce n’est qu’un écran de fumée que les philosophes gonflent autour d’eux pour se protéger du choc de la réalité. C’est beau d’écrire sur la souffrance mais c’est plus honnête de le faire en fréquentant des psychotiques, des handicapés, des toxicomanes, des parents désenfantés, etc. C’est beau d’écrire sur la violence mais c’est plus pertinent de le faire en confrontant des pratiques policières, administratives, judiciaires ou éducatives qui désirent réellement devenir plus éthiques, c’est-à-dire cultiver davantage l’humain dans l’humain. C’est dans cette perspective que j’ai créé la Chaire d’éthique appliquée. C’est également dans cette perspective que la faculté de médecine de la même université vient de me confier la création et la direction d’un centre transdisciplinaire Santé, éthique et société. À mes yeux, une pensée qui n’est pas engagée dans l’humanisation du monde est une pensée déshumanisante. Il n’y a pas de pensée neutre et celle qui croit l’être fait le jeu de l’impensé social. L’épreuve du terrain est donc essentielle à l’élaboration de la pensée. Et ce sont les multiples groupes de formation en éthique que j’ai le privilège d’animer ici et en Europe qui forment mon laboratoire de recherche. Ou, plus exactement: mon laboratoire, c’est l’espace constitué par l’aller-retour incessant entre ma bibliothèque — où je ne cesse d’interroger l’histoire de la philosophie occidentale — et le terrain — où je ne cesse de prendre le pouls de la vie concrète de mes contemporains; et cet espace est structuré par un écart parfois effrayant mais toujours fécond quand on consent à s’y tenir dans la vigilance critique, entre la légèreté de nos discours légitimateurs et la lourdeur de nos pratiques effectives. L’épreuve du terrain, c’est l’embrayage de la pensée sur la réalité.

Vous circulez depuis des années entre Europe et Amérique, comme on vient de le voir. Dites-moi, et

suite p. 2

À propos de ...

Entretiens avec Georges Anglade
Joseph J. Lévy et Georges Anglade

«[...] avant de connaître le fascinant parcours que Georges Anglade nous dévoile dans ces entretiens, je n’avais pas pris conscience à quel point la mise en relation profonde espace-temps-société s’avère fondamentale pour entendre les fondations de la logique sous-jacente des agencements de l’espace haïtien.»

Michel Peterson,
Nuit blanche, n° 97

Pour une éthique de la dissidence
Guy Durand

«En plus d’une brève synthèse historique de la notion de la liberté de conscience, d’un essai de définition des concepts d’objection de conscience, de désobéissance civile, de non-coopération et de

non-violence ainsi que d’un résumé du contexte juridique qui balise ces mêmes concepts, l’essai de Guy Durand comporte surtout une réflexion éthique sur les conditions de légitimité de ces formes de dissidence.»

Louis Cornellier,
Le Devoir, 5 mai 2004

Bars, cafés, restos. Scènes de la vie urbaine
Laurent-Michel Vacher

«Le genre de cette publication limite évidemment le sujet. Il s’agit d’entretiens avec un témoin.[...] Cependant, c’est déjà beaucoup et ces témoignages sont très précieux. Car, à peu près rien n’a été écrit sur l’histoire de la restauration [...] au Québec.»

Françoise Kayler
La Presse, 9 avril 2005

Nous, les enfants...
Line McMurray

«L’écriture de Line McMurray respire au rythme des saisons, module les sons et les couleurs, avance en suivant les évocations et lâche prise sur les émotions. Avec *Nous, les enfants*..., nous sommes dans une littérature naturelle, sauvage, primitive.»

Suzanne Giguère,
Le Devoir, 20 novembre 2004

Pourquoi juge-t-on comme on juge?
Fernand Morin

«Rédigé dans une langue claire et élégante, ce “bref essai sur le jugement” incarne très bien la sagesse et la prudence dont il chante les vertus.»

Louis Cornellier
Le Devoir, 19 mars 2005

Opinion

À propos de la réforme orthographique

Les doutes d’un éditeur



©Alain Décarie

Je voudrais rapidement commenter, dans ce qui suit, cette affaire d’orthographe rectifiée. Comme on sait, le Conseil supérieur de la langue française a proposé un ensemble de réformes orthographiques dans le but « d’unifier la graphie de certains mots, de supprimer certaines incohérences, de clarifier des situations confuses, afin de contribuer au renforcement, à l’illustration et au rayonnement de la langue française à travers le monde ». Pour mémoire, rappelons que le Conseil a été créé en 1989, que son rôle est de conseiller les pouvoirs publics en matière de langue et que la réforme actuelle résulte de propositions qu’elle a élaborées dès le début des années 1990. Le temps de consulter et d’entériner, et voilà plus d’une dizaine d’années de passées. L’entreprise a été cautionnée par l’Académie française et par d’autres organes francophones compétents, au Québec, le Conseil de la langue française. Des dictionnaires et des

grammaires, des correcteurs informatiques, des publications et l’enseignement ont déjà intégré ces rectifications ou vont le faire progressivement. Dans le site internet où on explique le projet et ses propositions, on se flatte qu’« un magazine édité par de grandes surfaces belges applique désormais la nouvelle orthographe », et le journal de l’université de Montréal, *Forum*, a prévenu ses lecteurs qu’il avait pris, enthousiaste, « le train de l’orthographe “rectifiée” ». Il y aurait ainsi quelque deux mille mots touchés par l’opération. Cela vise, par exemple, les adjectifs numériques composés, qui prendraient désormais des traits d’union partout (cent-un, trois-millièmes); les mots composés de forme verbe plus nom (coupe-gorge) ou préposition plus nom (sans-abri) dont la partie nominale s’accorderait toujours en nombre; ou encore l’accent circonflexe qui disparaîtrait sur certains mots (disparaître, cout).

Mon commentaire sera fait du point de vue de l’éditeur. Ce point de vue en vaut-il un autre? Peut-être. Dans une civilisation de l’écrit, je crois pourtant que le standard linguistique émerge de l’usage imprimé de la langue et que ce sont les décisions éditoriales qui, en cette matière, font la norme. Norme souple, évidemment, sans sanction et sans unanimité, mais norme quand même avec son noyau dur soutenu par la pratique et sa périphérie un peu plus malléable. Avec d’autres, les éditeurs sont ceux que Cavanna appelle les vestales (*Mignonne, allons voir si la rose*, p. 205): « Les véritables gardiens de la pureté de la langue, les vestales du bien écrire, ce ne sont pas les spécialistes de la décortication pontifiante, linguistes, grammairiens, enseignants, académiciens... Ce ne sont pas davantage les écrivains, à qui l’on ne demande que du talent — du génie, pourquoi pas? — et des idées. Les vestales qui veillent sur la flamme sont les gens de l’imprimé: éditeurs, typographes, correcteurs. » C’est dans la dialectique qui s’institue, à travers ces « vestales », au fil du temps, entre la tradition et l’innovation, les règles et la transgression des règles (orthographiques, syntaxiques, sémantiques, etc.) que la norme linguistique apparaît et se transforme. Je ne sais pas si le Conseil supérieur de la langue française a consulté ces gens avant de s’engager dans un processus de rectification orthographique. Peut-être.

Mais je n’en sens pas la présence ni la sensibilité, tout ouverte en général à la nuance commandée par les circonstances. Il ne faut pas, avec la langue, procéder de manière mécanique, comme on a tendance à le faire avec la féminisation, particulièrement au Québec, en ajoutant bêtement un « e » à n’importe quel substantif masculin — professeure, actrice, commise et témoin. Pour dire le fond de ma pensée, je crois que tout ce projet de rectification orthographique est inutile, coûteux et mal mené.

Je ne voudrais pas pour étayer cette opinion pinailler sur telle et telle nouvelle graphie en particulier. (Mais je n’oublie pas, cela dit, qu’on m’a déjà appris que l’accent circonflexe sur « goût » et « coût » était là pour quelque chose, qu’on perdrait de vue en le supprimant.) Je m’en tiendrai plutôt à quelques remarques générales et de principe, tout d’abord que la langue écrite doit s’apprendre — hélas, avec efforts. La difficulté ne sera pas supprimée d’un coup de rectification, même la plus cartésienne; elle ne sera que déplacée. Deuxièmement, dans le cas de la langue française, qui est celle qui nous occupe, si l’ambition est, je ne dis pas d’éliminer, mais simplement de réduire les exceptions, les anomalies, les incohérences, alors la tâche — et je ne m’en tiens qu’à l’orthographe — est titanique. À ceux qui en doutent, je suggère de consulter n’importe quel guide des difficultés de la langue — auxquelles je pourrais ajouter mon propre témoignage de néo-francophone. Les réformes qu’on propose aujourd’hui, nouvelles anomalies dans l’ancien désordre, me semblent donc contribuer à compliquer les choses plus qu’à gommer les aspérités.

Plus important peut-être est ceci. La langue se transforme, fond et forme, sur le terrain, au fur et à mesure qu’on parle, qu’on écrit et qu’on publie. Et selon que le sas des « vestales » est à petits ou à gros trous. Les instances de légitimation (conseils, offices et autres académies), qui tirent dans divers dictionnaires et grammaires le portrait de la langue de temps en temps et qui, ce faisant, fixent un moment de l’idiome et placent du même coup des bornes très utiles pour son histoire, ne sont pas des instances de législation. Leur rôle est de prendre acte, d’opiner du bonnet, de faire des remontrances, de rappeler à l’ordre, de suggérer des voies. Non de

décréter. C’est, même si la manière est celle civile et bonhomme — publicitaire, en fait — de ceux qui ne veulent rien imposer, pourtant vers cela que penchent ces recommandations. Ce qui exacerbe une attitude déjà rétive.

Pour ma part, en tout cas, et voilà quand même quelques années que je fréquente livres et manuscrits, il me semble que ce n’est pas comme ça que la langue évolue. Demandons-nous comment « cunnilinctus » est devenu « cunnilingus », comment « phantasme » est devenu « fantasme », comment « Colombie britannique » est devenue « Colombie-Britannique » (il y a des exemples équivalents sur les autres plans linguistiques). Eh bien par erreur, par souci de cohérence éditoriale, mais le plus souvent sans doute par simple insistance de l’usage cautionné par les instances de publication — et non par les organes de l’État, qui arrivent plus tard dans l’histoire. Or, je n’ai jamais senti la même pression dans le cas de « boîte » ou de « corolle ». Il se peut que je sois le seul à n’avoir rien remarqué. J’attends qu’on me renseigne.

Finalement, s’il est vrai que l’ambition est de « contribuer au renforcement, à l’illustration et au rayonnement de la langue française à travers le monde », il me semble que c’est plutôt mal engagé. Le Conseil et les autres instances de défense et de légitimation de la langue française feraient mieux, à cet égard, d’essayer de convaincre les scientifiques d’écrire en français, de renforcer la formation des maîtres et autres pédagogues, et d’intervenir peut-être plus souvent sur la place publique pour dénoncer les fautes, le laxisme ou les dérives de la langue. Entre-temps, l’opération aura coûté cher, en argent bien sûr, mais surtout en énergie. En ce qui me concerne, je préférerais qu’on laisse vivre la langue de sa vie propre, avec ses lenteurs et ses ajustements progressifs, mais aussi avec ce que notre esprit autoritaire appelle, dans ses moments chagrins, ses incohérences.

Giovanni Calabrese

Entretien

Jean-François Malherbe

suite de la p. 1

sans vouloir vous compromettre, voyez-vous des différences entre les questions rencontrées dans l’un ou l’autre pays que vous connaissez bien, entre les réponses qu’on leur donne, entre la façon de les traiter?

C’est un privilège que de pouvoir passer régulièrement l’Atlantique. Cela me permet de distinguer plus facilement les « habitudes de penser » propres à chacune des communautés culturelles que je fréquente. À mes yeux, la plus grande différence entre le Québec et l’Europe francophone tient aux façons d’argumenter: là où des Québécois s’appuieront pour la justifier sur l’efficacité pragmatique d’une norme, des Européens se demanderont plus volontiers quel en est le fondement historique. Sur le plan de l’éthique, cela donne des approches très différentes. Des deux côtés de l’Atlantique, on exerce sa jugeote à partir de systèmes de balises. Mais en Amérique, les balises seront soutenues par le consensus social tandis qu’en Europe elles le seront davantage par leur lien à l’histoire et à la tradition. Pour ma part, je trouve très féconde la tension entre les deux cultures et je regretterais beaucoup que, sous l’impact de l’impérialisme culturel états-unien, l’un des deux modèles l’emporte sur l’autre. Ce serait un appauvrissement considérable car, en Amérique, on imagine volontiers être les premiers à devoir penser un problème tandis que, en Europe, on a une conscience plus vive de la pérennité de certaines questions et du fait que nous ne sommes pas les premiers à rencontrer la plupart des problèmes qui sont les nôtres aujourd’hui.

Venons-en donc à cette collection. Je vous laisse en faire le portrait général depuis l’idée jusqu’aux premiers titres prévus pour l’automne 2005 et les autres, en passant par l’esprit qui l’anime.

Cette collection s’inscrit dans la droite ligne d’une pensée philosophique en prise directe sur la vie concrète. Il s’agit de publier des ouvrages, rigoureux et lisibles par un large public, qui débordent des cadres étroits des discours convenus et convenables. Il s’agit de donner la parole à des praticiens qui pensent, comme à des penseurs qui agissent. Pour indiquer cela, la collection s’appellera « La pensée en chemin ». Il s’agit bien de penser. Mais avec les pieds sur terre et pour se frayer un chemin au travers des problèmes qui nous préoccupent. Il s’agit bien d’agir mais en levant la tête pour s’interroger sur la finalité de l’action et la légitimité des moyens qu’elle met en œuvre.

Les premiers volumes annoncés illustrent magnifiquement ce projet. Jean Bédard interroge son expérience d’éducateur et sa lecture de l’œuvre entier de Comenius pour mettre au jour le mécanisme pervers qui engendre la détresse sociale. Jacques Quintin s’appuie sur une vaste expérience de thérapeute pour interroger la psychiatrie à partir de la philosophie de l’interprétation élaborée par Gadamer. Laurent Giroux, philosophe-éducateur chevronné et grand lecteur de Heidegger, fouille l’histoire de la philosophie pour construire pas à pas une éthique humaniste lucide, affranchie de toute inféodation religieuse. Et Jean-André Nisole, éminent thérapeute et critique des théories comme des pratiques professionnelles des psychologues de métier, interroge en philosophe sa propre expérience vécue du bouddhisme zen pour en extraire une sagesse de vie proprement éthique.



Jean-François Malherbe
Déjouer l’interdit de penser.
Essais d’éthique critique
136 pages, 18\$, isbn 2-89578-004-8
parution octobre 2001



Jean-François Malherbe
La démocratie au risque de l’usure.
L’éthique face à la violence du crédit abusif
120 pages, 15\$, isbn 2-89578-051-x
parution mars 2004



Jean-François Malherbe
Les ruses de la violence dans les arts du soin.
Essais d’éthique critique II
132 pages, 18\$, isbn 2-89578-033-1
parution février 2003



André Lacroix et Jean-François Malherbe (dir.)
L’éthique à l’ère du soupçon.
La question du fondement anthropologique de l’éthique appliquée
168 pages, 24\$, isbn 2-89578-029-3
parution août 2003

Extrait

Guy Durand

Pour une éthique de la dissidence



©Alain Décarie

L'homme qui ne peut qu'obéir est un esclave; s'il ne peut que désobéir, il est un révolté (et non pas un révolutionnaire); il agit par colère, par désappointement, par ressentiment, et non pas au nom d'une conviction ou d'un principe.» Ce texte, écrit par le grand psychologue américain Erich Fromm en 1963, dans le contexte de la guerre froide entre l'Occident et l'URSS, garde toute sa pertinence. Il y a une propension des sociétés à l'inertie, à la loi et l'ordre, continue-t-il, joutée à une tendance des citoyens à la soumission, à la pensée unique, sinon à l'absence de pensée. D'où un risque de sclérose, de décadence, voire de fin d'humanité. Tout comme les individus, les civilisations meurent aussi, a écrit Paul Valéry.

Pendant des siècles, explique Fromm, les rois, les prêtres, les seigneurs féodaux, les patrons de l'ère industrielle et les parents ont affirmé que l'obéissance est une vertu, à la désobéissance un vice. Pourtant, selon le mythe hébreu et grec — Adam et Ève, puis Prométhée —, l'histoire humaine a été inaugurée par un acte de désobéissance: manger le fruit défendu, dérober le feu aux dieux. Elle continue d'évoluer grâce à des actes de désobéissance. «Non seulement son développement spirituel n'a été possible que parce qu'il y a eu des hommes pour oser dire NON aux puissants du haut

de leur conscience ou de leur foi, mais, de plus, son développement intellectuel a dépendu de sa capacité de désobéissance: désobéissance aux autorités qui tentaient d'étouffer les nouvelles pensées, et à l'autorité des opinions établies de longue date qui tenaient pour inepte tout changement.»

Et il se pourrait bien, continue l'auteur en se référant directement au contexte des années 1960, que l'excès d'obéissance soit la cause de la fin de l'histoire humaine. «Je ne m'exprime pas symboliquement, ni poétiquement. Il est possible, et même probable, que la race humaine détruise la civilisation, voire toute vie sur terre dans les cinq ou dix années à venir. [...] Si l'humanité se suicide, ce sera parce que des individus obéiront à ceux qui leur ordonneront d'appuyer sur les boutons meurtriers; parce qu'ils obéiront aux passions archaïques de peur, de haine et de cupidité; parce qu'ils obéiront aux clichés désuets de la souveraineté de l'État et de l'honneur national. Les gouvernements soviétiques parlent beaucoup de révolutions, et nous, dans le "monde libre", parlons beaucoup de liberté. Et pourtant, les uns et les autres s'efforcent d'écarter la désobéissance, explicitement et par la contrainte en Union soviétique, implicitement et par la méthode plus subtile de la persuasion dans le monde libre.»

Je suis loin de dire, continue Fromm, que toute désobéissance est vertu, et toute obéissance vice. Ce serait ignorer le rapport dialectique qui existe entre l'obéissance et la désobéissance. Il y a, en réalité, deux formes d'obéissance: l'une autonome, l'autre hétéronome. La première est une obéissance à ma propre raison, à ma propre conviction: elle répond à mon sens du devoir de penser, d'analyser et de décider par moi-même, en être autonome. La seconde est soumission au *politically correct*, absence d'esprit critique, démission personnelle.

Pourquoi l'homme est-il si enclin à obéir, demande encore Fromm, et pourquoi lui est-il si difficile de désobéir? Parce qu'en obéissant au pouvoir de l'État, de l'Église, des experts, de l'opinion publique, il se sent en sécurité et protégé. Et, deuxièmement, parce qu'au cours de la plus grande partie de l'histoire humaine l'obéissance a été confondue avec la vertu, et la désobéissance avec le péché.

Le salut n'est pas dans l'autre extrême: l'insoumission, la révolte, la révolution, l'anarchie comme règle de vie. Mais dans l'obéissance autonome, comme dit Fromm, l'obéissance responsable: c'est-à-dire l'exercice de l'intelligence, la liberté de penser, le courage de dire ce qu'on pense, l'audace d'agir selon ses convictions et valeurs.

Le respect et l'obéissance aux lois démocratiques ainsi qu'aux ordres des supérieurs légitimes constituent une donnée naturelle, un devoir *prima facie*. Quel que soit le fondement que

l'on attribue à cette obéissance (gratitude, équité, contrat social, conséquences, etc.), l'obéissance s'impose de prime abord. Sinon, on nagerait en plein désordre, en pleine anarchie, en barbarie. Personne n'y trouverait son compte. Personne n'en sortirait gagnant.

Parallèlement à cette affirmation, la question de la désobéissance aux lois et aux ordres s'est posée depuis fort longtemps. Et elle se pose encore davantage aujourd'hui. Conséquence d'une tension pérenne entre la volonté individuelle et le vouloir collectif, entre la conscience et la loi. «L'humaniste, et plus encore le croyant, considère que la primauté doit être accordée à la conscience», écrit le juriste Pierre Patenaude. Et plusieurs précisent et soutiennent que la *loi naturelle* a priorité sur la loi positive, l'éthique sur le droit.

Malgré les percées anciennes, la liberté de conscience, la liberté radicale de la conscience est une conquête des temps modernes. La société actuelle est passée de la primauté du groupe tribu englobant et engloutissant l'individu à la valorisation de la personne singulière avec son mystère indicible; d'une morale imposée à une éthique personnelle, choisie; d'une valorisation de l'obéissance aveugle à l'affirmation de la liberté de conscience. Mais cette conquête reste toujours fragile. Elle est menacée par deux dangers.

Le premier tient à l'affirmation de la suprématie des lois et des règles, avec son corollaire, la soumission à la rectitude politique. C'est ce dont parle Erich Fromm. Ce faisant, la conscience morale risque de se dessécher dans le conformisme, le légalisme, le ritualisme, le fondamentalisme. Elle se complaît facilement dans une sorte d'hétéronomie sécurisante. Il importe donc de mettre en valeur les diverses figures du *désemprisonnement* de cette conscience que sont la réflexion critique, la dissidence, l'objection de conscience, la désobéissance civile, l'opposition, la révolte.

Le second danger, à l'opposé, vient de l'accent démesuré mis sur l'individualisme, les droits individuels, notamment par les chartes des droits. D'où le besoin de réfléchir aux paramètres de l'exercice de la liberté de conscience. Il est urgent de passer de la *conscience facile* à une *conscience exigeante et souvent tragique*. Passage qu'illustrent bien le thème de l'objection de conscience et celui de la désobéissance civile.

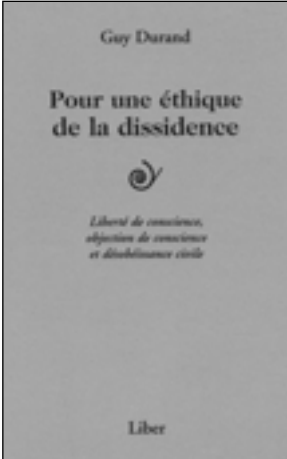
L'*objection de conscience*, en effet, s'avère une manifestation, un symptôme, voire un paradigme de cette liberté de conscience. La manifestation — au début quelque peu exceptionnelle, mais maintenant banale — d'une valeur importante pour soi, au-delà de la contestation ou de la transgression. Le symptôme d'un souci éthique et d'une recherche d'authenticité dans un univers éclaté. Le paradigme,

enfin, du type de réflexion qui s'impose — rigoureuse et exigeante — pour tenir ensemble deux valeurs apparemment opposées. Aussi, ce que ce livre entend illustrer à certains égards, c'est la contribution des humains libres en leur conscience à un réel progrès éthique, la force des contestataires et des marginaux provocateurs de cohérence.

À la condition, toutefois, qu'on ne limite pas l'objection de conscience au refus du service militaire, comme certains dictionnaires la définissent encore. Ni à la seule désobéissance, puisque de plus en plus de lois ou de chartes des droits reconnaissent la légitimité de l'objection de conscience. Ni enfin aux seules lois proprement dites, puisque les ordres des autorités hiérarchiques soulèvent souvent le même débat entre conscience et soumission.

À cette simple évocation, on pressent la complexité de la question. Il faudra donc d'abord rappeler un peu d'histoire pour sensibiliser à l'extension de la question et à sa profondeur. La complexité touche ensuite la terminologie. Elle concerne la situation du droit dans les divers pays. Et, davantage encore, l'évaluation morale de ces actes. Elle s'étend enfin à l'aménagement concret des conduites. Tel est le plan que nous suivrons (p. 7-11).

Professeur émérite de l'université de Montréal, Guy Durand est juriste et théologien spécialisé en éthique biomédicale.



Guy Durand
Pour une éthique de la dissidence.
Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile
160 pages, 18\$, isbn 2-89578-055-2
parution novembre 2004

Commentaire

Robert Hébert

Novation. Philosophie artisanale

Je dirais pour commencer que *Novation* est le travail en cours de quelqu'un qui cherche à pratiquer son autonomie de pensée, le portrait d'un artisan en action. C'est aussi un livre marqué par son temps et son lieu, bien ancré dans une époque précise et qui témoigne de manière exemplaire du sens et de l'effort de la pensée philosophique québécoise des trente dernières années.

Tout comme Robert Hébert, j'appartiens à cette génération qui, au cours des années soixante au Québec, a redécouvert, d'une certaine façon, la philosophie. En même temps que l'ensemble de la société changeait, à cette époque qu'on a appelé Révolution tranquille, les écrivains, intellectuels, artistes, professeurs, commençaient à se libérer de la mainmise de la religion sur la vie culturelle. Les établissements d'enseignement auparavant dirigés par des religieux se transformaient en institutions laïques et les cours de philosophie thomiste laissaient la place à une formation passablement différente. Tout ce mouvement est bien connu et fort commenté.

Sur un mode plus personnel, il me semble qu'il y avait trois attitudes chez les étudiants de philosophie: faire comme si rien ne se passait, se lancer dans différentes formes d'engagement collectif (revues culturelles et politiques, groupes d'action populaire, etc.) ou chercher seul, pour soi-même, à faire face au monde et à la nouvelle donne. Quelques-uns, à leurs risques et périls, ont choisi la troisième voie. C'est ainsi que la philosophie

québécoise «moderne» a pris naissance. Robert Hébert était de ceux-là. Il importe de bien comprendre que cela n'allait pas sans risque car les omnières n'étaient pas tracées, on s'exposait à toutes sortes d'embardees et de culs-de-sac emportés par l'euphorie. Mais il s'agissait d'innover tout en respectant la spécificité québécoise. Quelques philosophes légèrement plus âgés avaient déjà plus ou moins indiqué le chemin, Roland Houde, par exemple (*Houde le québécois*, documentaire de Radio-Canada), et faisaient des remous rendant le milieu assez nerveux.

Les aventuriers de la pensée, artisans philosophes, étaient conscients que la route serait longue et semée de paradoxes: leur pays n'en était pas un, la nature et la raison d'être de leur philosophie étaient loin de s'imposer, etc. Les balises étaient rares et trop dispersées. Vers 1980, la question de l'identité semble plus claire mais c'est aussi la fin d'une époque effervescente. Aussi, alors que la philosophie institutionnelle, classique, historique, est prise en charge par les universitaires sans vraiment créer de l'intérêt, d'autres poursuivent la réflexion sur leur propre naissance philosophique: «Le mouvement de la pensée québécoise, note Jacques Beaudry, la poussée d'écriture qui l'accompagne, le phénomène de création d'une littérature, d'une philosophie et d'une méthode coïncident peut-être bien avec le devenir de la conscience de notre identité et la reconnaissance d'un héritage déjà déposé dans la parole de ceux qui

nous ont précédés. Notre ouverture à l'universel dépend de l'affirmation de notre singularité: de nos différences capables de fonder une littérature et une pensée qui apportent quelque chose de plus à l'humanité.»

Et c'est ainsi que Robert Hébert continu comme artisan. Sa pensée s'incruste dans la quotidien et s'articule à la vie autour de lui. Comme beaucoup d'autres, la réflexion fait tandem avec l'enseignement au collège, qui la permet sans pouvoir la cautionner. Les années passent. Le Québec réfléchit encore sur sa trajectoire, mais sa conscience critique s'émousse. L'américanité prend la place que n'avait jamais prise le Canada. On ne sait plus si c'est un pays en voie de le devenir ou un souvenir d'une Amérique qui a failli être française. Ce sont les circonstances de l'écriture de Robert Hébert.

Mais le contexte n'est pas tout et n'explique pas tout. On le voit bien dans ses livres, *Dépouilles*, *L'homme habite aussi les franges* et *Novation*, Robert Hébert est devant un dilemme: l'artisan québécois doit-il vraiment coupler ses états d'âme à la rigueur de la démarche réflexive, sa paradoxale historicité triangulaire à l'universalité du propos philosophique?

Bien sûr, comparativement aux études savantes ou aux histoires de la philosophie, l'œuvre de Robert Hébert laisse voir beaucoup d'émotions, de fragilité dans cette recherche identitaire, le rapport problématique à la vie québécoise dans son embar-



Robert Hébert
Novation. Philosophie artisanale
164 pages, 18\$, isbn 2-89578-059-5
parution novembre 2004

issante complexité. En ce sens, un livre comme *Novation* est un authentique témoignage, un compte rendu de la difficulté de l'entreprise d'être dans la libre écriture. C'est aussi une série de photographies personnelles qui, les unes à côté des autres, laissent le plaisir au lecteur de construire sa propre histoire des idées. C'est probablement un appel à une éthique de la *self-reliance*, qu'il faut comprendre, nous dit Hébert, comme «une maxime qui dit de ne compter que sur ses propres moyens et surtout affirme pour chaque individu la capacité de retrouver les vérités universelles dans une sorte d'intériorité réservée».

D'où l'intérêt d'en prendre connaissance. Et c'est ainsi que la philosophie peut, me semble-t-il, continuer à se faire, envers et contre tous!

Yves Bertrand

Entretien

Louise Grenier...
Penser Freud avec Patrick Mahony
et Le projet d'Antigone



Louise Grenier, vous avez organisé, en 2003 et 2004, une fois avec Isabelle Lasvergnas et une autre fois avec Suzanne Tremblay, deux colloques à thème psychanalytique, **Penser Freud avec Patrick Mahony et Le projet d'Antigone**. En fait, vous avez agi à titre de coordonnatrice du Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires. Tout d'abord, concrètement, ce groupe, qu'est-ce que c'est ?

Le gepi a été fondé en 1988 par un noyau de professeurs d'orientation psychanalytique du département de psychologie de l'université du Québec à Montréal, Hélène Richard, Mireille Lafortune, Samuel Pereg, Robert Letendre, Irène Bleton et Marie Hazan. Les ont rejoints des professeurs d'autres disciplines, Lise Monette, philosophie, Isabelle Lasvergnas, sociologie, et Simon Harel, études littéraires, et enfin des chargés de cours tels Dario De Facendis, sociologie, et moi-même, psychologie. Notre objectif était, et demeure, d'intégrer la psychanalyse à notre enseignement. Et puis nous avons ouvert nos portes et notre écoute à des chercheurs d'autres universités québécoises, à des cliniciens et à des théoriciens de la psychanalyse. Nous avons donc organisé des colloques, des conférences publiques. Les deux colloques qui ont mené aux deux livres publiés ont attiré un large public. Le gepi a beaucoup augmenté sa visibilité depuis quelques années, entre autres choses grâce à un site web.

Le terme qui me semble important dans la dénomination du groupe, et qui décrit la nature des événements que vous avez organisés, c'est «interdisciplinaire». Est-ce que la psychanalyse a besoin de cette interdisciplinarité ? S'il s'agit de se

renouveler n'y a-t-il pas aussi le risque de se diluer ?

Pourquoi cette interdisciplinarité ? Les membres du gepi proviennent pour plus de la moitié de la faculté des sciences humaines, l'autre moitié des sciences politiques et des études littéraires. Ils ont créé des équipes de recherche et des séminaires conjoints dont les objectifs sont la transmission de la psychanalyse et son intégration à la recherche. Pour répondre à votre question, je dirais qu'il ne s'agit pas pour nous de «mélanger les genres» mais de permettre un dialogue entre disciplines et de mettre à l'épreuve la psychanalyse sur différents objets de pensée. Dès la naissance de la psychanalyse, Freud a encouragé les psychanalystes à s'ouvrir à la culture et aux sciences. Il s'est passionné

pour les grandes œuvres de la pensée occidentale, l'archéologie en particulier. Les membres de notre groupe ne sont pas tous psychanalystes : la plupart ont une expérience personnelle de la psychanalyse, d'autres une connaissance plus théorique. Mais tous reconnaissent l'hypothèse freudienne de l'inconscient et en tiennent compte dans leurs recherches, leur enseignement et leurs écrits.

Est-ce que la psychanalyse a besoin de cette interdisciplinarité ? Peut-être est-ce du narcissisme, mais il me semble que ce sont les sciences humaines, en général, qui peuvent difficilement se passer d'elle. D'ailleurs la psychanalyse traverse tous les discours depuis Freud, même si les uns s'en inspirent et les autres s'y opposent. Ses concepts ont été importés ici et là et utilisés dans diverses théories. Je pense que la psychanalyse n'est pas une discipline comme les autres, mais qu'elle est plutôt une pratique théorique qui a son fonctionnement propre et qui apporte sa contribution à l'étude du sujet humain dans son fonctionnement symbolique. S'appuyant sur la clinique, la psychanalyse a son propre cadre épistémologique, elle est autonome sur le plan clinique aussi bien que théorique. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir besoin de mettre ses hypothèses à l'épreuve des autres disciplines qu'elle-même féconde. En ce sens, je ne vois pas le danger d'une dilution de la psychanalyse, dans la mesure où elle ne sacrifie ni sa méthode ni ses bases théoriques.

Pourquoi Patrick Mahony, pourquoi Antigone ? — Et avez-vous d'autres projets de même nature ?

L'idée d'un colloque et d'un livre collectif sur l'œuvre historico-critique de Patrick Mahony était d'abord venue à Simon Harel il y a quelques

années. Puis elle a été reprise par Isabelle Lasvergnas et par moi-même. Mahony incarnait précisément cet objectif d'interdisciplinarité du gepi : c'est un littéraire, un psychanalyste, un historien, plus connu à l'étranger d'ailleurs qu'au Québec. Nous avons voulu le faire connaître à nos étudiants et collègues, et montrer l'apport extraordinaire de ce chercheur libre et indépendant à l'histoire de la pensée freudienne sans occulter ses impasses et réalisations.

Quant à Antigone, le colloque et le livre qui a suivi sont nés d'une collaboration — unique dans l'histoire du gepi — avec l'Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec. L'idée du colloque avait d'abord été soumise par Marie Claire Lanctôt Bélanger à Suzanne Tremblay, présidente de l'appq, qui me proposa une collaboration. J'ai été enthousiasmée par ce projet et je m'y suis impliquée à fond, ayant moi-même travaillé pendant longtemps les questions du féminin et de la féminité en psychanalyse. Et puis *Antigone*, cette tragédie extraordinaire de Sophocle, se prête merveilleusement aux échanges interdisciplinaires et à ce partage — parfois jusqu'à la confrontation — des savoirs qui intéressent le gepi. Antigone est le paradigme de ces forces obscures et inconscientes qui mettent en scène les conflits entre la mort et la vie, l'amour et le pouvoir. Tout comme pour le colloque et le recueil sur Mahony, nous avons réuni autour de ce thème des chercheurs de diverses disciplines.

D'autres projets ? Cette année nous avons fait une pause et attendons des propositions de nos membres. Il a été question d'un colloque sur les pratiques actuelles de la psychanalyse dans un milieu clinique de plus en plus dominé par les approches cognitivo-comportementales et par les neurosciences. Un échange entre nous est-il possible ? Le projet reste en jachère. L'automne prochain, Isabelle Lasvergnas, qui est très active, organise, en collaboration avec Josée Leclerc, de l'université Concordia et Dario De Facendis, de l'université du Québec à Montréal, un colloque international intitulé *Terreurs, terrorismes et processus inconscients*. Le gepi appuie ces initiatives individuelles et contribue à leurs réalisations.

De manière générale, comment se porte la psychanalyse au Québec — je parle moins de la clinique que de la théorie psychanalytique ? Est-ce une discipline dynamique ? Est-elle en rapport avec ce qui se fait ailleurs, les États-Unis ? la France ?

C'est là une question difficile. Je suis tentée de vous faire une réponse de Normand : elle se porte bien et mal. Oui, la psychanalyse se porte bien, et j'en donnerai pour exemple mon université, où elle est vivante et dynamique, aussi bien à travers les cours que les activités scientifiques et les colloques que

nous organisons. Beaucoup d'étudiants sont attirés par un discours qui tient compte d'eux en tant que sujets de savoir et par ce rappel de l'importance de la subjectivité en sciences humaines et dans les sciences en général. Mais il y a plusieurs sociétés et associations, groupes et écoles de pensée de nature psychanalytique au Québec. C'est dans cette diversité de pensées, de méthodes, de paroles que la psychanalyse puise son dynamisme et sa créativité. Il suffit de voir la liste de nos publications, articles et livres, ainsi que de visiter nos sites web, pour s'en rendre compte. La réponse des étudiants et du public est très positive. Ils sont nombreux à suivre nos activités et à continuer par la suite à s'intéresser à la psychanalyse. Ici, comme ailleurs, c'est l'offre qui précède et suscite la demande. Autrement dit, il est important de mettre nos savoirs à la disposition des autres. Cela dit, côté public, la psychanalyse est mal connue et est souvent considérée comme une thérapie de luxe ou une pensée élitiste, ce qui est dommage et prive beaucoup de gens d'un important outil de réflexion. Au gepi, nous faisons des efforts extraordinaires pour ouvrir nos activités scientifiques au grand public. Et ça fonctionne, mais ce n'est pas la norme.

On peut certes reprocher à la psychanalyse de ne pas prendre suffisamment sa place dans le champ social, ce qui est aussi le problème des philosophes et des intellectuels comme le mentionnait Georges Leroux récemment. Nous laissons trop souvent la parole aux vendeurs de solutions toutes faites, aux discoureurs de tout acabit, plutôt que de mettre en avant notre propre discours et de montrer l'importance du concept d'inconscient dans le rapport à soi et au monde.

Pour ce qui est de nos relations avec l'étranger, étant francophones, nous sommes davantage en relations avec nos collègues français ou européens de langue française qu'avec les analystes américains. Nous les invitions régulièrement dans le cadre de nos activités scientifiques. Bien sûr, la pensée lacanienne a eu un énorme impact ici, mais il en est également ainsi des auteurs tels que J.-B. Pontalis, Jacques André, René Roussillon, René Kaës, etc. et avant eux de Françoise Dolto, Piera Aulagnier, Joyce McDougall, etc. Autrement dit, la psychanalyse au Québec est redevable à ce qui se fait de l'autre côté de l'Atlantique, en même temps que de plus en plus elle apporte à la psychanalyse des contributions originales. Il y a certaines différences pourtant : nous n'avons pas vraiment de maître à penser, nous avons surtout des passeurs de savoir. La psychanalyse au Québec est peut-être une psychanalyse sans père, même si Freud demeure pour nous tous une référence ultime.

Il ne faut pas oublier qu'il y a aussi, au Québec, une psychanalyse qui se fait en anglais et dont il m'est difficile de parler faute de la fréquenter. Je

Entretien

Pierre Clément
En finir avec l'inconscient



Pierre Clément, votre livre, **En finir avec l'inconscient**, entend montrer l'inutilité de la notion d'inconscient freudien. Vous êtes psychiatre et vous exercez aussi la psychanalyse. On se serait attendu que votre critique de la notion d'inconscient vienne du psychiatre, qu'elle évoque des mécanismes neurochimiques et qu'elle soit d'obédience physicaliste. Or, c'est de l'intérieur même de la psychanalyse et de l'ordre symbolique que vous entendez montrer l'inutilité de la notion d'inconscient. Est-ce qu'on a raison d'être étonné ?

Dire que l'inconscient freudien est inutile risque de nous faire oublier la complexité des mécanismes psychiques illustrés par Freud et qui sous-tendent à mon avis la conscience. Par ailleurs, critiquer la psychanalyse à partir des seules neurosciences a pour effet de creuser davantage le fossé entre les deux domaines. Or, si la psychanalyse veut conserver l'espace qui lui revient au sein des sciences humaines elle ne doit pas se retrancher dans ce qui m'apparaît comme une mythologie de l'inconscient. Elle doit au contraire retourner à ses sources en tant que *praxis* et demeurer ouverte aux sciences humaines connexes, notamment la

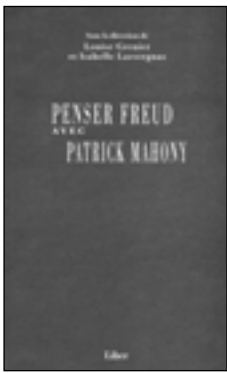
philosophie et les neurosciences. L'appareil psychique tel que défini par Freud est en réalité un lieu d'adéquation entre le corps et le sujet en puissance. Cette adéquation, fondement essentiel de la conscience, est une sans pour autant cesser d'être composite. C'est son aspect matériel qui la contraint à se présenter selon différentes «longueurs d'onde». Fait intéressant, la philosophie et les neurosciences nous permettent d'en distinguer trois : la conscience affective, la conscience en miroir et la conscience symbolique. C'est cela que je décris dans le livre.

suite de la p. 4

pense que la section anglaise de la Société canadienne de psychanalyse est davantage tournée vers les théories et pratiques émanant des États-Unis. Côté français, il y a différents courants en dehors de la Société psychanalytique de Montréal (qui fait partie de la Société canadienne de psychanalyse), les groupes lacaniens entre autres. Pour ma part, je m’inscris avec certains collègues dans la voie ouverte par François Peraldi, pour une psychanalyse non institutionnelle, pour une psychanalyse sans frontière, ouverte sur différentes écoles de pensée, dont celle de Lacan. Rappelons ceci : la psychanalyse n’est pas un diplôme que l’on décerne au bout d’un programme de formation, en tout cas, cela ne fait pas de vous un psychanalyste, c’est vraiment l’intégration progressive d’une position identitaire fondée sur notre propre analyse, sur des supervisions cliniques, sur l’étude des textes et sur le travail avec d’autres qui fait de vous une psychanalyste.



Louise Grenier et Suzanne Tremblay (dir.)
Le projet d'Antigone.
Parcours vers la mort d'une fille d'Œdipe
174 pages, 23\$, isbn 2-89578-068-4
parution mars 2005



Louise Grenier et Isabelle Lasvergnas (dir.)
Penser Freud avec Patrick Mahony
224 pages, 24\$, isbn 2-89578-047-1
parution mai 2004



Patrick Mahony, en 2003, on a consacré un colloque à Freud et à la psychanalyse, colloque que l'on a placé sous le signe de votre travail. Vous êtes psychanalyste et vous avez notamment publié cinq livres importants sur Freud et trois de ses grands cas, *Dora, l'homme aux loups* et *l'homme aux rats*. Mais avant d'y venir, je voudrais rappeler que vous êtes américain et que vous êtes professeur émérite de l'université de Montréal. Pourriez-vous nous résumer votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à la psychanalyse ?

Je suis né à New York, en effet, et c’est là que j’ai fait mes études jusqu’au doctorat en littérature anglaise. En fait, j’avais deux spécialités, la littérature de la Renaissance et la critique littéraire ; mais j’ai fait beaucoup d’études en philosophie, en psychologie, et en lettres classiques et modernes. Au cours de la dernière partie de ma scolarité doctorale, j’ai enseigné deux ans et demi à la New York University. Une bourse Fulbright du gouvernement américain m’a permis de faire des recherches sur l’esthétique française à Paris et, l’année suivante, j’ai donné des cours à l’université d’Aix-en-Provence. Finalement, après avoir refusé des offres d’enseignement à l’université Cornell et à la City University of New York, j’ai accepté un poste à l’université de Montréal — je ne me doutais pas du tout à l’époque que cette décision allait devenir épanouissante et très fructueuse.

Neuf ans après mon arrivée au Canada, j’ai commencé une formation en psychanalyse — je suis d’ailleurs le premier anglophone à avoir fait une formation à la Société psychanalytique de Montréal (la section française et la section anglaise

Entretien

... Patrick Mahony

sont dans le même immeuble). L’université de Montréal m’a soutenu de manière exemplaire dans ma démarche. Elle a très bien compris que pour promouvoir comme elle le souhaitait des études interdisciplinaires, il fallait que des professeurs aient une formation sérieuse dans au moins deux disciplines. Non pas, naturellement, pour enseigner ensuite à tour de rôle dans deux départements, mais pour proposer, dans un même enseignement, une synthèse de la rencontre de deux ou de plusieurs domaines.

Dans mon cas, cela a donné le résultat que l’on sait. On peut diviser la psychanalyse en quatre parties : la technique, la théorie, l’histoire de la psychanalyse et ce qu’on appelle malheureusement la psychanalyse appliquée, c’est-à-dire l’application de la psychanalyse à d’autres disciplines. Cette appellation est malheureuse car elle a une connotation colonialiste à sens unique, comme si les autres disciplines n’étaient là que pour être conquises par la psychanalyse. Je crois que la psychanalyse doit plutôt être conçue comme une discipline coappliquée, en interaction avec les autres disciplines. Dans mon travail en tout cas j’ai voulu renverser beaucoup de préjugés psychanalytiques en appliquant cette fois, en sens inverse, les méthodes de la critique littéraire aux textes de Freud antérieurement considérés comme des écrits canoniques et scientifiques. Il en est sorti *Freud l'écrivain*, où j’explore la façon dont l’écriture de Freud essaie de reproduire le processus de la pensée, son élaboration, au fur et à mesure qu’elle progresse.

Je suis ensuite passé aux grands cas — les textes centraux en matière empirique de clinique psychanalytique — et, là aussi, j’ai essayé de montrer comment l’inconscient de Freud a contaminé la soi-disant objectivité de son discours clinique. En fait, je voulais révéler dans les textes de Freud les traces de leur nature problématique et inconsciente, traces qui échappaient aux méthodes traditionnelles de la réflexion psychanalytique.

De manière générale comment a-t-on accueilli votre travail, comme exégète, comme clinicien, comme professeur, comme historien ?

J’ai reçu toutes sortes de reconnaissances des organisations psychanalytiques et autres pour mes recherches. J’ai mentionné la bourse Fulbright, mais il faudrait ajouter les bourses de prestige comme Rockefeller et Killam ; j’ai été élu à la chaire bi-annuelle de psychanalyse, la chaire André Ballard de Columbia Institute of Psychoanalysis, de New York ; j’étais le premier Canadien à recevoir le Mary Sigourney Prize, le plus prestigieux dans le monde concernant la psychanalyse. J’ai fait partie

du comité organisateur pour la grande exposition Freud qui a eu lieu à la Library of Congress de Washington, mes travaux sont traduits en sept langues, et on m’a invité partout dans le monde à donner des conférences, etc. Bon, toute cette énumération peut paraître immodeste, mais en fait c’est pour mieux faire ressortir ceci : pour moi le plus grand honneur que j’ai reçu a été d’obtenir le titre de clinicien. Les éditeurs du *Journal of Clinical Psychoanalysis* ont publié mon cas d’un patient appelé « l’Homme à l’ours » et ont prédit qu’il sera un des grands cas classiques dans l’histoire de la psychanalyse.

Enfin, quels sont vos travaux qui comptent le plus à vos yeux, ceux auxquels vous accordez la plus grande importance objective ou personnelle ? Quel projet gardez-vous pour l'avenir ?

Je ne sais pas ce qui est objectivement le plus important — il faut espérer que tout travail scientifique soit dans une certaine mesure significatif. Quant à mes préférences, je suis attaché à beaucoup de choses, aux livres sur trois patients de Freud et aux trois histoires de cas de mes propres patients, particulièrement « l’Homme à l’ours » que je viens de mentionner. Je peux signaler aussi ce texte où je raconte comment j’écoute mes patients (dans *Penser Freud avec Patrick Mahony*), une étude exhaustive de la littérature psychanalytique sur le sujet de l’association libre, mes travaux sur les problèmes de traduction posés par l’allemand de Freud, une analyse d’un poème en français médiéval, mes deux commentaires récents dans lesquelles je combine une approche psychanalytique et une analyse d’*Antigone* et d’*Œdipe roi* dans le texte grec.

Quant à l’avenir, je travaille actuellement sur une longue monographie qui en est déjà à la moitié. Puis je voudrais m’engager dans des recherches sur la question vaste et épineuse de la psychanalyse et de la religion, de la religion et du narcissisme, en fait. Le philosophe existentialiste Gabriel Marcel a bien dit que l’homme est toujours Dieu, avec Lui ou sans Lui. Un peu comme Diogène, depuis des années, j’ai demandé aux analystes les plus réputés si la psychanalyse pourrait résoudre des problèmes posés par le narcissisme qui est à sa base. On m’a toujours fait la même réponse : non. Si vous lisez la biographie des plus grands — Jacques Lacan, Heinz Kohut, Melanie Klein, Ernest Jones, Erik Erikson — vous y trouverez des évidences débordantes d’un narcissisme grotesque. Beaucoup de ces analystes prétendent être des *self-made men*, et on peut ajouter qu’ils adorent leur créateur. Je termine sur une référence à un autre sujet intimement lié au narcissisme. Maints analystes font fièrement allusion à l’attaque lancée par Freud contre l’idéal chrétien de l’amour fraternel dans *Malaise dans la culture*. Or, deux ans après la parution de ce livre, Freud a écrit à Einstein pour louer l’idéal de l’amour fraternel. Les analystes ne font jamais mention de ce changement radical. Pourquoi ? Parfois le narcissisme menacé réagit par ce qu’on appelle en allemand *Totschweigen* (tuer par le silence) ; parfois le narcissisme réagit comme un limier sans bruit, et parfois... on entend trop le reste...

Je crois me souvenir d'avoir lu quelque part que l'inconscient, toujours au sens freudien, a dès le début été accueilli avec suspicion : ou bien l'idée était très ancienne et il n'y avait pas lieu d'en faire tout un plat ; ou bien elle n'avait pas de sens. De laquelle de ces deux critiques votre position — celle de décrire l'appareil psychique du point de vue de la conscience de soi — se rapproche-t-elle ? Ou se distingue-t-elle de l'une ou de l'autre ?

Freud a voulu emboîter le pas à la révolution copernicienne. Le conscient n’était plus au centre du psychisme mais gravitait autour d’un inconscient. Lacan a suivi Freud dans le sens où la conscience n’offrait au sujet qu’une illusion de sa réalité. Cette aliénation de la conscience au service de l’inconscient est venue du fait que Freud refusait le Cogito, ce lien indissociable établi par Descartes entre la pensée et la conscience. Je crois que les neurosciences sont en train de reprendre le terrain perdu ; nous savons par exemple que le cortex à l’état de veille consacre la plus grande partie de son travail à tenir le sujet conscient. Il ne reste plus à la psychanalyse que d’accepter l’équivalence de la pensée et de la conscience et de redonner à l’individu sa dignité.

Que reste-t-il de la psychanalyse quand on en enlève l'inconscient ? A-t-elle encore sa raison d'être ?

On pourrait penser que la psychanalyse ne peut se passer de l’inconscient, qu’elle ne survivrait pas à une telle déconstruction. Freud a voulu avec raison d’ailleurs donner une explication aux lacunes que comportait la conscience. Il lui est naturellement venu à l’idée de postuler un inconscient. Mais nous nous rendons compte aujourd’hui que lesdites lacunes s’expliquent par la nature même de la conscience, qui est composite. Mais plus important encore, le fondement de la psychanalyse n’est-il pas lié à l’effet de la cure ? Et cette cure n’est-elle pas le reflet d’une capacité de la conscience à simplement prendre une distance avec elle-même. Posons-nous la question, faut-il un inconscient pour prendre distance avec soi ?

Dans l'introduction de votre livre vous dites que vous l'avez entrepris pour faire suite à une promesse que vous vous étiez faite d'«écrire un jour votre propre synthèse». Trois questions à cet égard : que vouliez-vous dire par synthèse ? Votre

livre vous satisfait-il à cet égard ? Avez-vous d'autres projets qui la prolongent ou la renouvellent ?

C’était à l’époque de mes premiers cours de philo et nous pouvions alors nous permettre de rêver sans trop passer pour des extravagants. Pourtant, l’idée d’élaborer une théorie originale de l’appareil psychique m’est toujours restée. Main de Biran a été ma première source d’inspiration. Plus tard, j’ai pris connaissance de l’hypothèse neuroscientifique d’une conscience composite. L’idée m’est donc venue de réunir en un seul ensemble ce que je savais au sujet de la conscience affective et de la conscience en miroir. L’idée d’une conscience symbolique est venue après. Actuellement, je pense aux applications possibles de la conscience composite, la conscience onirique en particulier. J’explore aussi les applications cliniques. Pourquoi pas une thérapie psychanalytique sans inconscient ? Nous aurions avantage à dissocier la thérapie de la parole de la notion d’inconscient. Ce serait placer la parole là où elle advient, au cœur de la conscience.



Pierre Clément
En finir avec l'inconscient.
Pour un renouveau de la psychanalyse
244 pages, 26\$, isbn 2-89578-046-3
parution avril 2004

Extrait

Fernand Morin

Pourquoi juge-t-on comme on juge ?



Nous avons tous, un jour ou l’autre, confessé nos impolitesses, nos indélicatesses et autres maladresses. Mais qu’en est-il de nos erreurs de jugement, du moins celles qui nous sont connues ? N’en va-t-il pas tout autrement ? Difficile tâche, en effet, que de se juger soi-même et, surtout, de jeter un regard critique sur ses propres jugements alors qu’il nous est si facile de juger les autres, trop souvent d’ailleurs sans grandes nuances.

Certains, dont l’opinion est aussitôt retenue par le voisinage, semblent jouir d’un bon jugement et paraissent naturellement capables d’apprécier correctement un état de fait inédit. D’autres, moins assurés, évitent de prendre parti et préfèrent formuler des hypothèses, suggérer qu’« il n’y aurait qu’à... » ou laisser entendre qu’« on aurait pu... », sachant qu’un jugement compromet son auteur. Il est également de commune connaissance que celui qui fait preuve d’un bon jugement en un domaine spécialisé n’en jouit pas nécessairement « hors piste ».

C’est de ce type d’observations qu’est né le désir d’écrire cet ouvrage. Pourquoi juge-t-on comme on juge ? De quoi faut-il tenir compte quand on essaie de comprendre ce qui se passe au moment de choisir, de trancher, d’évaluer ? Est-ce que le jugement est l’œuvre d’un libre arbitre qui s’exerce sans contrainte ou résulte-t-il de règles à chaque fois locales et passablement déterminantes ? J’ai voulu aborder ces questions sur le mode comparatif en examinant quatre figures connues d’auteur de jugements, le magistrat, le politicien, l’esthéticien et l’historien, et me suis demandé comment, dans chacun de ces cas, se manifeste l’acte de juger.

En cours de carrière, à titre de juriste et d’arbitre, j’ai eu à critiquer les jugements des autres et, aussi, à subir pareil examen des miens. Par-delà les distinctions que l’on peut faire entre les concepts de jugement, d’évaluation et d’opinion, l’idée principale qui les réunit est celle de décision, de choix et d’engagement que l’on doit assumer. Sans cette idée sous-jacente, il n’y aurait pas, à mon sens, de véritable jugement.

Les réflexions que je présente sur le jugement ne sont pas de nature technique ou abstraite. Mon ambition est simplement de décrire à grands traits de quoi sont faites quelques postures vivantes qu’on adopte au moment de juger. Pour faciliter cette simple comparaison des jugements des uns et des autres, je proposerai, en premier lieu, une brève analyse des aspects généraux du jugement.

Nous savons que les conditions intellectuelles de l’élaboration d’un jugement varient beaucoup selon le lieu, l’occasion, l’expérience et le titre de celui qui le formule. C’est pourquoi la démarche de son auteur emprunte un chemin particulier selon qu’il s’agit d’un jugement judiciaire, politique, esthétique, historique. Cela dit, un jugement rendu en une sphère donnée ou en fonction d’une discipline déterminée ne devrait pourtant pas enfermer son auteur au point de le rendre aveugle aux éléments qui ne relèvent pas strictement de ce même domaine. À mon sens, il ne serait pas erratique, contrairement à ce que l’on peut enseigner, que le tribunal, par exemple, tienne compte, outre les critères d’ordre juridique et les règles propres à la technique judiciaire, d’aspects

sociaux et éthiques qui enveloppent ou colorent aussi la problématique dont il est saisi. De même, le politique doit certes s’assurer de la légitimité et de l’équité de sa décision, mais aussi en considérer les multiples effets à l’égard de tiers qui ne sont pas directement ni immédiatement visés par elle. En décrivant ainsi l’acte de juger dans chacun des domaines considérés puis en comparant les résultats, et à travers nuances, réserves et distinctions utiles, j’ai voulu faire mieux apparaître les enjeux du jugement.

Si l’exposé emprunte le mode comparatif et analogique, c’est que je crois impossible de théoriser l’acte même de jugement, lequel porte sur le particulier. Qui d’ailleurs pourrait démontrer *in abstracto* et a priori l’usage raisonnable d’une règle ? La philosophie reconnaît d’ailleurs depuis longtemps que seule l’expérience de la vie peut inculquer, à des degrés divers selon la personnalité de chacun, la prudence, la sagesse, la perspicacité et la sagacité. Nous savons certes tous, par commune expérience, que pour juger juste il nous faut être capables de bien saisir la nature de la réalité considérée et affranchie de ses contingences puis de s’y ajuster à l’aide des principes de cohérence et de pertinence. Il n’empêche qu’il nous faudrait aussi savoir comment transposer *in concreto* pareille opération. Telle est notre problématique générale.

À ce stade, il serait bien légitime que le lecteur demande qui nous sommes pour tenter de juger le jugement des autres. Dépourvu d’éléments de réponse directe et claire, il me semble qu’on ne peut répliquer que par cette autre question : que serions-nous tous privés de cette faculté ? Il faut dès lors assumer que juger les autres comporte à la fois l’inévitable conséquence de la réversibilité de l’acte (être jugé par eux) et la matière qui donnera prise à leur jugement : « Parler des défauts des autres, disait Proust, demeure une manière de parler de soi (p. 7-10).

Professeur émérite de l’université Laval où il a longtemps enseigné les relations industrielles, Fernand Morin est juriste spécialiste du droit du travail et arbitre de griefs.



Fernand Morin
Pourquoi juge-t-on comme on juge ?
Bref essai sur le jugement
120 pages, 15\$, isbn 2-89578-067-6
parution février 2005

Extrait

Jacques Marchand

L’idéologie biblique

Si l’objectif est bien ici de dévoiler et d’élucider le message idéologique de la Bible ou encore la sagesse biblique, la question qui se pose aussitôt, cependant, est de savoir comment il convient de procéder pour détecter ce message dans le texte même de la Bible. Car ce texte est une construction immense et complexe : si l’on n’arrive pas à comprendre comment elle s’est constituée, il est à craindre que nous n’ayons jamais accès à sa signification profonde. [...]

La Bible est un texte canonique, plus précisément un ensemble de textes canoniques. Cela signifie, d’une part, qu’elle se compose d’une liste *fermée* de livres reconnus comme textes sacrés ou révélés et, d’autre part, que chaque livre ainsi reconnu comporte une forme *finale*, intangible, canonique justement. Cette entreprise de canonisation a été menée autour du deuxième siècle de l’ère commune dans le judaïsme et vers le cinquième siècle dans l’Église chrétienne. Le fait qu’une communauté de croyants se donne ainsi une écriture sacrée n’a rien de singulier ni d’illégitime ; on veut simplement par là se donner un texte fixe, fermé et bien établi, évitant de la sorte toute manipulation ultérieure de la tradition de pensée vénérable condensée dans cette version finale et reconnue (*textus receptus*).

Une telle entreprise sous-entend cependant au moins deux choses dans le cas particulier de la Bible. D’abord, en faisant ressortir le caractère définitif et autoritaire du texte, on donne à entendre que ce texte se prête à une interprétation théologique univoque et incontestable, laquelle doit être élaborée par les spécialistes accrédités de l’Église qui canonise ce texte ; ensuite et surtout, cela donne à croire, pour l’ensemble des croyants concernés, qu’un tel texte est le résultat d’une transmission directe et fidèle de la révélation divine. En somme, la canonisation du texte permet aux Églises juives ou chrétiennes de récupérer la Bible en leur sein et de revendiquer une sorte de monopole sur son interprétation juste ou attitrée ; bref, un seul texte, un seul message, une seule interprétation. C’est sur la base de cette récupération globale du texte que peut s’établir la conviction profonde des croyants quant à la valeur infaillible et l’authenticité indiscutable du texte : ainsi, par exemple, on s’accordera pour affirmer que le Pentateuque fut écrit par Moïse lui-même, qu’il constitue une révélation divine de part en part et que le texte en a été transmis au long des millénaires de façon parfaitement fidèle et inaltérée ; ou encore, que l’ensemble des récits bibliques représentent ni plus ni moins la vie du peuple israélite dans sa vérité historique pure et simple. Le fondamentalisme juïque et chrétien prend sa source ici.

Or, depuis au-delà de deux siècles, on a pu assister à la naissance et au développement de l’étude scientifique du texte biblique. Il est important de souligner que cette étude scientifique (textuelle, philologique, littéraire, historique, archéologique, etc.) a été essentiellement le fait de théologiens chrétiens ou juifs, même dans la période récente. Il convient encore d’ajouter que cette recherche extrêmement exigeante et incertaine ne s’est pas mise en place pour contester ou réfuter la vérité du texte biblique mais bien plutôt pour l’éclairer jusque dans ses assises les plus profondes et mieux en mesurer la véritable portée humaine.

Ce que j’avance ici n’est pas simple précaution oratoire et il est bon d’y insister. Effectivement, les chercheurs en études bibliques s’avancent en terrain miné et ils reconnaissent volontiers qu’ils ne disposent pas de tous les outils et ressources qui leur permettraient d’aboutir à des résultats précis et hors de doute. J’ai constamment été frappé, en cours d’enquête, par l’esprit de mesure et de prudence qui domine chez la grande majorité de ces spécialistes. Une des manifestations les plus significatives de l’immense difficulté de ces recherches est celle qui consiste, chez plusieurs, à renoncer le plus possible à tout travail historique sur les sources ou les traditions qui ont mené à la constitution du texte canonique et à s’efforcer plutôt de s’en tenir à l’analyse littéraire et théologique de la forme finale du texte biblique. Dans le domaine théologique, par exemple, B. S. Childs s’est fait le défenseur d’une « approche canonique » qui s’en tient à l’examen de la signification du texte dans sa forme finale ; dans le domaine littéraire, R. Alter a tenté de s’en tenir à une étude purement littéraire des textes dans leur forme finale. Il n’est d’ailleurs pas exagéré de dire que ces deux chercheurs ont littéralement fait école et que l’analyse synchronique de la forme finale du texte a donné lieu à des développements du plus

haut intérêt, en particulier dans le domaine de l’analyse rhétorique et idéologique de la Bible, comme je le montrerai plus loin.

Au fond, peut-être était-il inévitable que certains s’avisent des obstacles qui s’opposent à toute recherche historique sur la Bible et qu’ils finissent par les estimer insurmontables. Reste que, à mes yeux, un tel renoncement conduit à des difficultés plus grandes encore que les recherches historiques elles-mêmes, si ardues soient-elles. J’oserais même aller plus loin : si ces chercheurs ont pu se permettre de réorienter l’analyse du texte dans une perspective purement synchronique ou canonique, cela est essentiellement dû au fait que les recherches historiques antérieures étaient suffisamment avancées pour qu’on puisse enfin s’en tenir de nouveau et différemment à la forme finale du texte. Car il faut bien comprendre que ces recherches historiques trouvaient leur raison d’être dans l’analyse même du texte, une analyse minutieuse, détaillée, patiente, qui obligeait les chercheurs à remonter jusqu’à la genèse et la constitution du texte. Et en fin de compte ni Childs ni Alter ne peuvent croire, à la façon d’un fidèle naïf, que le texte biblique est le résultat simple et indiscutable d’une transmission inaltérée de la parole divine par Moïse, David ou Isaïe. Ils se trouvent plutôt dans la position de celui qui rejette l’échelle qui lui a permis de se hausser jusqu’au niveau d’une analyse synchronique savante ; ce faisant, néanmoins, ils risquent constamment d’évacuer la dimension historique centrale des études bibliques et d’oblitérer le processus qui se cache sous la forme canonique du texte.

Je conclurai donc ce point en revenant sur mon affirmation de départ et en la précisant cette fois comme elle le requiert. Il n’y a rien en soi d’illégitime à ce qu’une Église canonise un texte jugé sacré ; c’est là une stratégie d’appropriation qui permet de fixer le texte et d’en faire la référence autoritaire pour l’ensemble des croyants concernés. Toutefois, cette entreprise de canonisation ne doit pas faire oublier qu’elle repose elle-même nécessairement sur un processus canonique beaucoup plus ample et englobant et qu’il devient tout simplement impossible de ressaisir adéquatement la construction historique du texte si l’on se contente d’occulter le processus constituant qui est à la source de la fixation canonique du texte. Je vais donc m’efforcer, dans les pages qui suivent, de montrer que l’entreprise canonique revient à opérer un choix historique légitime certes mais tout de même *problématique* par rapport au texte. En d’autres termes, le texte biblique est un donné sans doute, mais surtout un construit ; et il est tout simplement impossible de le comprendre sans se reporter à cette longue et périlleuse construction historique (p. 19 et 26-28).

Jacques Marchand a enseigné la philosophie au collège de Saint-Laurent.



Jacques Marchand
Sagesses, vol. 3
L'idéologie biblique. Aux sources
du fondamentalisme occidental
608 pages, 40\$, isbn 2-89578-062-5
parution janvier 2005

Extrait

Laurent-Michel Vacher

Bars, cafés, restos. Scènes de la vie urbaine

Entretiens avec les frères Holder



©Isabelle Dubé



©Isabelle Dubé

Au départ, ce petit livre est une œuvre d’amitié et pourrait sans doute, à ce titre, se passer de toute justification.

En effet, avec mon grand copain Jean Papineau, nous avons fréquenté durant des années les établissements des frères Holder. Il aimait bien les jumeaux Holder et, pour ma part, je connaissais un peu Paul Holder. Nous avons passé tous les deux des soirées mémorables au bar Braque; nous avons refait le monde d’innombrables fois au comptoir du Swimming où Sylvain acceptait de nous servir l’un des cocktails favoris de Jean Papineau (2/3 vodka, 1/3 Galliano); nous avons souvent discuté philosophie et politique à la Brasserie Holder; au Business, rarement il est vrai, nous avons observé une certaine faune humaine et mesuré les limites de nos charmes, etc. Un peu comme mes *Dialogues en ruine*, mais cette fois de façon beaucoup plus indirecte, ce livre n’est donc pour moi qu’une autre manière de faire signe à la mémoire de l’ami.

Mais au-delà de telles considérations personnelles, on va peut-être se demander pourquoi un philosophe s’intéresserait-il tant aux bars et aux restaurants. Pour toute réponse et en guise d’introduction, j’aimerais citer ici un texte rédigé par le philosophe Raymond Ruyer, «Le grand café», où,

sans être d’accord en tout point, je vois une piste de réflexion suffisante pour justifier, en partie au moins, mon entreprise de faire parler les frères Holder, propriétaires depuis bientôt un quart de siècle de plusieurs bars et restaurants de Montréal :

«Quel est le sens de la vie humaine? À quoi mène tout cela, tous ces efforts des peuples et des individus pour survivre? À quel épanouissement, à quel état floral? Question vraiment trop difficile.

«Mais je prétends que, si l’on réduit la question à celle-ci: “Quel est le sens de la vie civilisée, de l’effort vers la civilisation? Quel est l’état floral de la civilisation?” la réponse, cette fois est facile: “Dans une grande ville, un grand café-brasserie confortable et luxueux, toujours plein de clients, avec une terrasse d’où l’on peut regarder les passants; et la possibilité d’y aller chaque jour rejoindre des amis, ou, plus souvent, d’y aller seul pour rêver à son aise une demi-heure.”» [...]

Le lecteur aura compris qu’il est invité à généraliser un peu la notion de «café» évoquée par cet auteur: un bar, un bistrot, un restaurant appartiennent plus ou moins à la famille de ces lieux de socialisation généralement associés, en Occident tout au moins, à la consommation d’alcool ou de café, avec ou sans nourriture. On peut estimer

que ce sont des foyers de culture et des piliers de la civilisation, au même titre que les musées, les églises, les bibliothèques, les théâtres ou les écoles, par exemple.

Il ne me resterait pour finir qu’une chose à ajouter, importante au moins pour moi. Toute ma vie j’ai fréquenté les cafés et les restaurants avec une sorte de passion et d’assiduité que beaucoup jugeraient probablement déraisonnables. Au fil des années, de nombreux patrons et employés ont été pour moi des amis, capables souvent d’une grande gentillesse, et il me faut donc avouer que je me sens un peu coupable d’avoir dû choisir. Pour ne nommer ici que quelques établissements, le Bistrot de la Montagne du pionnier que fut Tavan, le Paris, le café Prague, l’Alpenhaus, Chez Magnani, le Bistrot le Plus Moche, l’Express, Chez Daou, le Misto, le Poco Più, le Mazurka, le Cafétéria et, par-dessus tout sans doute, le Petit Extra, m’ont compté parmi leurs habitués (p. 9-12).

Laurent-Michel Vacher est philosophe et essayiste.



Laurent-Michel Vacher
Bars, cafés, restos. Scènes de la vie urbaine
Entretiens avec les frères Holder
120 pages, 20\$, isbn 2-89578-065-x
parution mars 2005



©Isabelle Dubé

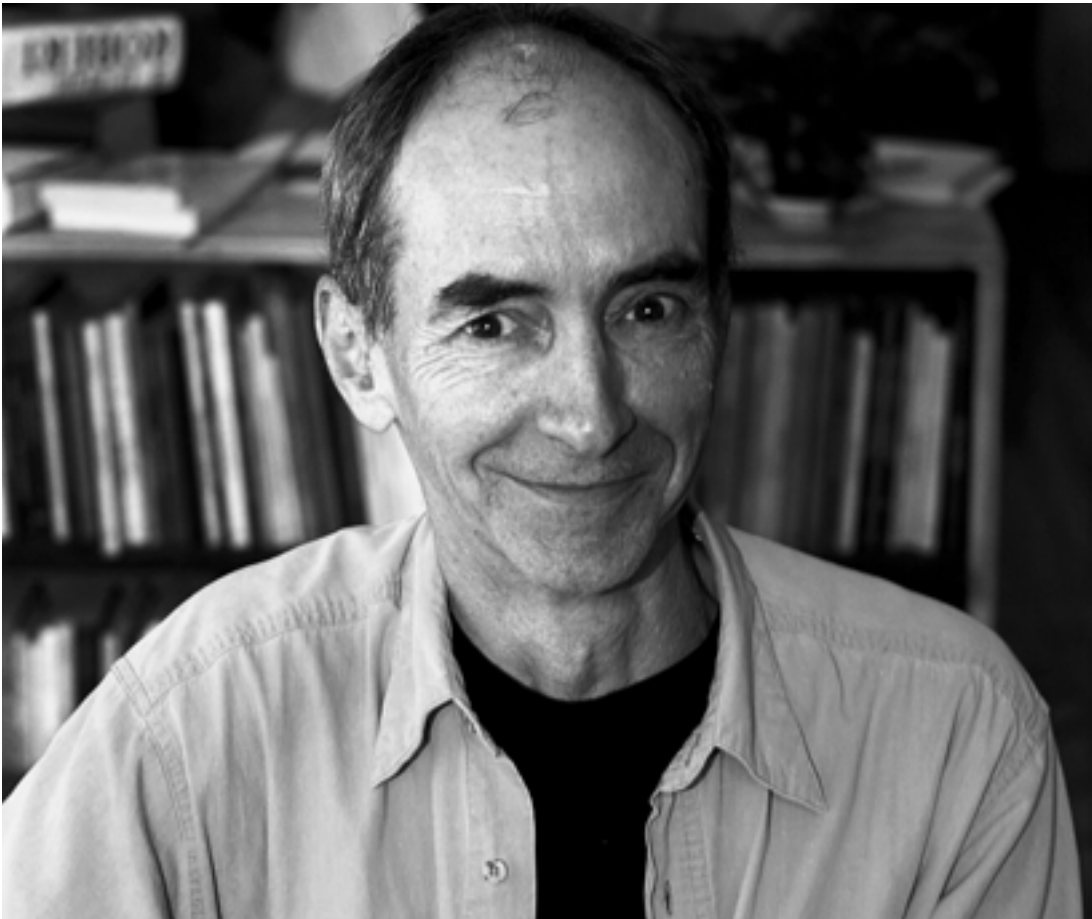


©Isabelle Dubé

Extrait

Yves Bertrand

Le jardin intérieur



©Alain Décarie

La réflexion qui suit est née de conversations dans un jardin.

J’avais transformé un terrain vague situé derrière une petite maison, en Belgique, en un jardin qui est devenu au fil des jours un lieu de rencontres et d’échanges. Ces moments m’ont permis de mesurer à quel point ce genre de lieu a d’étranges pouvoirs! Ainsi, les gens tendus se calmaient peu à peu. Plus ils avançaient dans le jardin et en découvraient les diverses facettes, souvent dans un mouvement lent et contemplatif, plus ils changeaient d’attitude. Ils quittaient leur carapace, se délestaient l’esprit, exprimaient des sentiments. Après quelque temps, minutes ou heures, selon leur disposition à abandonner les réflexes combattifs, agressifs, d’une vie de concurrence, ils étaient visiblement transformés. Ils se décrispaient. Tout devenait intéressant sans qu’on ait à forcer la note. On pouvait finalement discuter dans un esprit de respect mutuel. Cela a suffi pour que je m’interroge sur ce phénomène banal autant que curieux: la transfiguration quasi soudaine de ceux qui franchissent la porte d’un jardin. Qu’est-ce qui change?

Un jour, quelqu’un me dit, d’un ton admiratif: «Cela ressemble étrangement à un jardin de curé!» La remarque m’avait intrigué, et même décontenancé. J’avais cru faire preuve d’une certaine originalité, donner à ces lieux une cohérence particulière, et voilà que l’on qualifiait mon jardin de «curial»! Cela me surprenait d’autant plus que j’avais voulu m’orienter vers un jardin à l’anglaise. Non pas un jardin, ordonné, symétrique, à la française, mais un jardin où l’ordre serait soumis à la qualité de l’ensemble. Un ordre visible... mais pas trop. On devine sa présence. En fait, un ordre incarné, réel, disparaissant sous la variété des fleurs et des plantes, une harmonie qui se sent plutôt qu’elle ne se voie.

Curieux, je me suis mis à la recherche de livres sur les jardins de curé. Eh quoi! je voulais bien comprendre de quoi on parlait! Or voilà que je passe un jour devant une librairie d’occasion. Je

m’apprête à y entrer lorsque j’aperçois tout à coup quelqu’un qui dépose rapidement sur le trottoir, avec un certain dédain, une caisse de livres portant l’indication «gratuit». Le propriétaire s’en débar-rassait. Discrètement, je m’approche du carton, regarde à l’intérieur et y trouve, entre autres, *Réflexions sur l’art actuel* de Jean Onimus, *Le phénomène humain* de Pierre Teilhard de Chardin, ainsi que *Variétés* de Paul Valéry. Je m’empare du butin. Il y a quelque chose d’agréable dans les livres usagés, annotés, usés! Ils ont du vécu. Le livre de Jean Onimus m’est apparu fort intéressant et m’a aidé dans ma réflexion. Celui de Teilhard de Chardin, pourtant complètement démodé, contient des passages vraiment remarquables. Quant à celui de Valéry, il m’a donné un petit choc.

Il est possible que le destin qui m’avait amené — aveuglément? — ce jour-là à trouver des livres «jetés» ait été l’expression d’une puissance fondamentale difficile à décrire autrement que par l’intuition. Et cela ne donne pas grand-chose de calculer les probabilités que j’avais de tomber sur ces livres par hasard. Il reste que c’est quand même vexant de penser que notre vie dépend de petits événements qui n’ont l’air de rien; un peu comme ce fameux papillon dont le battement d’ailes finit par changer le monde.

Le fil d’Ariane de ce livre? Celui du choix qui est finalement le nôtre: faire notre bonheur ou faire notre malheur. Faut-il réussir dans la vie ou faut-il réussir sa vie? Telle est la question de départ de notre démarche de réflexion sur la vie quotidienne.

«L’enfer, c’est les autres», disait Jean-Paul Sartre dans *Huis clos*. Mais, bien souvent, l’enfer c’est soi-même. L’enfer commence par l’encadrement du désir de vivre. Les autres nous disent quoi faire, quoi dire, quoi penser. Oui, certes. Mais nous sommes souvent les premiers responsables de cet état. Dans bien des cas, nous favorisons les situations problématiques. Comme l’a souligné Paul Watzlawick dans *Faites vous-même votre propre malheur*, notre perception de la réalité nous joue des

tours. On met soi-même en scène la réalité quotidienne et on la rend triste.

L’invention de sa vie est à recommencer tous les jours. Tout comme un jardin est un perpétuel recommencement; il n’est jamais terminé, on doit s’en occuper constamment! Il faudrait mettre à l’entrée: «Œuvre en cours.» Inventer sa vie, c’est un processus continu plus qu’un état final, une approche à trouver au fil des événements. La maîtrise de son destin prend, ici, un sens bien particulier, celui du respect de tout ce qui existe, dans une perspective profondément écologique. Nous voulons dire par là que la clé du bonheur ou de la sagesse est le respect des lieux: le mien, celui des autres, celui de la nature et de l’environnement. Dans le même sens, on pourrait définir l’éthique comme un objectif, une visée, un horizon; il en découle toute une série de principes regroupés autour des notions d’équilibre et d’harmonie.

Il sera donc question, ici, d’une sagesse écologique au sens large qui consiste à savoir comment habiter respectueusement l’espace individuel, social et naturel. En d’autres mots, c’est écouter la voix de son cœur, la voix de l’autre, la voix de la nature. Savoir vivre, c’est autant que possible se respecter, respecter les autres, respecter la nature, au jour le jour. Car nous ne pouvons véritablement échapper à la fatalité de la quotidien- neté qu’en nous forgeant notre propre destin selon des règles d’un nouveau savoir-vivre. Il est bien de réussir sa vie, il est bien que cela se fasse en s’inventant un quotidien fait de bonté, de beauté et d’harmonie dans les relations.

Bien sûr, rien de cela n’est très nouveau. On dit que la vie s’est complexifiée. Mais cela n’en change pas la nature. Aussi, il ne faut pas s’étonner de voir une étrange ressemblance entre les philosophies éthiques du bonheur proposées dans l’Antiquité, les traditionnelles philosophies chinoises de la sagesse, et les propos tenus dans les pages suivantes. Depuis toujours sans doute, on a essayé de concilier sagesse, bonheur et éthique.

La «maîtrise» de son destin s’oppose à la soumission à la fatalité globale. En effet, nous sommes venus au monde dans des circonstances que nous n’avons pas choisies. En un sens, la vie nous est tout d’abord étrangère et elle peut continuer à l’être. Souvent, on est étranger à son cœur et à son corps, à son environnement et à la société. Mais ce caractère origine de nous, de personne d’autre! Cela commence par la prise de conscience et par l’examen de ce phénomène: nous abandonnons la direction de notre vie à d’autres.

Il est envisageable de concilier sagesse et bonheur! Il suffit d’en connaître les conditions de réalisation. En effet, le bonheur est réalisable quand on peut transformer ce qui est inévitable dans la vie — la fatalité globale — en source d’énergie positive (réflexive, émotive, sociale, écologique). En d’autres mots, il faut passer de l’état d’acteur, soumis à l’inévitable, à celui d’auteur de sa vie (p. 7-11).

Yves Bertrand a longtemps enseigné à l’université. Son œuvre porte sur les théories des organisations, l’éducation, la communication et l’écologie. Il se consacre maintenant à des recherches sur la philosophie de la quotidien- neté.

Citation

Sur l’édition de sciences humaines

Nous reproduisons ci-après un passage du livre *de Sophie Barluet*, Édition de sciences humaines et sociales: le cœur en danger (PUF, 2004), tout en remerciant notre ami Xavier Harmel d’avoir attiré notre attention sur cette publication. Il s’agit du rapport de mission sur l’état des lieux de l’édition de sciences humaines et sociales que le Centre national du livre avait confiée à l’auteur en 2003.

«C’est le cœur même de l’édition de sciences humaines et sociales qui est aujourd’hui en danger.

«Ce ne sont pas les “livres textes”, proposant sans médiation ni travail un texte savant à ceux qui savent déjà, ni les “livres prétexte” déclinant, autour d’un sujet à la mode, des thèses déjà démontrées et des recherches déjà accomplies, qui posent problème. Ce sont les “livres raison”, ceux dont la nécessité s’enracine dans une réflexion novatrice, dans un questionnement du monde inédit, dans un accroissement de perspectives, mais aussi dans un souci d’être accessible au plus grand nombre sans renoncer à la rigueur, ni glisser vers la démagogie littéraire.

«Ces livres sont essentiels. Ce sont les vrais ouvrages de fonds appelés à durer car la pertinence des soupçons et des interrogations dont ils sont porteurs dépasse les circonstances de leur énon- ciation. Ils sont aussi les seuls à pouvoir vraiment lancer un pont entre l’Université et la Cité, si essentiel, alors que l’écart entre l’une et l’autre s’accroît.

«Or, ces ouvrages sont aussi les moins rentables. Ils présentent en effet un écart très grand entre la réalité de leurs ventes et leurs coûts de production. Alors que leur public se restreint toujours plus (600 exemplaires vendus en moyenne par titre), ils supposent un lourd investissement éditorial (il faut deux ans en moyenne pour trans- former une thèse universitaire en livre). Ce sont pour ces livres que les éditeurs retrouvent l’essence même de leur métier: aider l’auteur à traduire sa pensée dans une forme accessible par le public et donner à ce dernier tous les repères qui le guideront dans et vers le livre, repères internes au texte mais aussi externes dans l’espace d’une collection, d’un catalogue ou d’une maison d’édition.

«Les mutations pratiques de lecture, l’affaiblisse- ment du pouvoir des prescripteurs, le changement de valeur du livre, tout à la fois causes et consé- quences des stratégies quantitativistes de quelques éditeurs et du développement de l’usage du numé- rique, tendent cependant à rendre le métier d’éditeur de savoirs de plus en plus difficile et incertain.

«L’abondance et la perte de repères, la multiplication des titres et la disparition de toute hiérarchie les conduisent à prendre plus de risques, mais elles les obligent aussi à accomplir un travail essentiel. À eux de répondre à ces nouveaux défis, à l’État de les accompagner en concentrant et en augmentant son aide sur l’éditon des “livres raison” tout en prenant en compte l’indispensable travail de promotion qui aide le lecteur à repérer les lieux littéraires de savoir et à en apprécier la valeur» (p. 18-19).

Voici également un passage emprunté à la préface de Pierre Nora:

«L’édition des sciences humaines est le plus beau des métiers, parce qu’il touche à tout. Je dirais même qu’il est devenu aujourd’hui plus excitant qu’hier, parce que plus difficile, condamné aux stratagèmes, acculé à l’invention et à l’initiative. Là où il suffisait de regarder autour de soi, d’épouser le mouvement porteur, il faut partir à l’aventure et ramer à contre-courant. Là où il suffisait d’exploiter le filon, il faut repérer l’exception. Éditeurs, orpailleurs. Les grands espoirs suscités par le mouvement intellectuel et savant des années 1960 à 1980 sont derrière nous; mais ils ont radicalement enrichi et modifié les formes de la connaissance de l’homme par l’homme et démultiplié sa conscience de lui-même. L’âge de la condition historique et démocratique où nous sommes définitivement entrés implique fatalement un renouvellement perpétuel de la réflexion. Le métier a de beaux jours devant soi, même si, le cœur en danger, nous som- mes devenus un service de réanimation» (p. 14).



Robert Cadotte
Fleurs, techniques mixtes, 2004
photographié par Alain Décarie



Yves Bertrand
Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien
156 pages, 23\$, isbn 2-89578-048-x
parution septembre 2004

Projet

Un livre sur les mains



©Alain Décarie

Je me propose d’exposer un projet de livre. Il s’agit d’un ouvrage collectif qui traiterait des mains, une sorte de portrait anthro-po-philosophique et littéraire, quelque chose qui ressemblerait à ces ouvrages de savante sensibilité que Gaston Bachelard a consacrés aux éléments fondamentaux de la vie, air, feu, eau, rêves.

On dit parfois qu’il n’est pas bon de divulguer ses projets. Cela les vouerait non pas tant à l’échec qu’au renoncement, comme si le fait d’en parler faisait se dissiper l’énergie, la tension dont ils ont besoin pour être menés à terme, comme si en les dévoilant on les tenait pour achevés et que par conséquent ils ne requerraient plus. C’est possible. J’espère pourtant que, dans le cas qui nous occupe, il n’en sera rien et que, d’ici quelques mois il en sortira effectivement un livre, comme j’ai fini par m’en convaincre à force de vouloir convaincre d’éventuels collaborateurs autour de moi et d’y être arrivé.

Maintenant donc que le projet a acquis une manière d’évidence, il me plaît de le doter d’une préhistoire ou de céder à l’illusion rétrospective. Car je me souviens notamment de ceci, et cela remonte à quelque trente ans. Dans un cours d’anthropologie, on lisait un jour l’introduction de Claude Lévi-Strauss à l’œuvre de Marcel Mauss. À un certain moment Lévi-Strauss rappelle l’intérêt de Mauss pour les «techniques du corps», pour les «modalités d’utilisation du corps humain», et évoque l’importance de procéder à «l’inventaire et la description de tous les usages que les hommes, au cours de l’histoire et surtout à travers le monde, ont fait et continuent de faire de leurs corps», usages qui se rapportent à l’effort et à la résistance, à la douleur et au plaisir, à l’adresse et au dressage, etc. Et l’anthropologue glisse ainsi quelques exemples précis d’habitudes corporelles, parmi lesquelles il y avait celle-ci, qui m’avait particulièrement intrigué: «la position de la main dans la miction chez l’homme». Je me suis alors demandé ce que cette position, à propos de laquelle je n’arrivais pas à me persuader qu’elle fût si variable, pourrait révéler sur le rapport au corps, la culture et la spiritualité des hommes. Ma curiosité n’a évidemment jamais été satisfaite.

Le deuxième souvenir, ou complexe de souvenirs, que je voudrais évoquer concerne mon père. Quelques années avant sa mort, il avait dû se faire opérer la main droite. Il n’arrivait plus à l’ouvrir au-delà d’un certain point. Un tendon avait perdu une bonne part de son élasticité et, recroquevillé sur lui-même, faisait comme un amas figé au milieu de la paume. Il faut savoir que mon père, né et élevé paysan, a continué à travailler de ses mains dans le pays d’accueil, manipulant quotidiennement pioche, pelle, hache, sécateur, rateau, brouette et autres outils emmanchés. L’été il était jardinier, l’hiver il était déneigeur, comme beaucoup de ses compatriotes. Longtemps j’ai travaillé avec lui, parallèlement à mes études — main à plume et main à charrue, dirait Rimbaud. Je ne l’accompagnais pas toujours de bon gré évidemment, mais je n’ai jamais essayé d’ignorer son besoin d’aide. La scène qui s’est figée dans ma mémoire se passe en hiver. Le déneigement est un travail exigeant, ingrat, la tâche doit être exécutée rapidement, avec un effort constant et dans des conditions difficiles. C’était donc la nuit — il y a moins de circulation la nuit et on peut manœuvrer à l’aise —, au moment du départ, mon père était sorti avant moi pour préparer le pick-up bouteur. Quand je suis sorti, il était sous la camionnette dans le vent et la neige, éclairé par la lumière du garage dont la porte était restée ouverte, en train d’essayer de fixer la cheville qui ancrerait à la camionnette ce qu’on appelle la charrue. Je le voyais tirer et pousser la pièce mobile pour la mettre en position adéquate, et comme ses moufles étaient trop épaisses pour

pouvoir manipuler la cheville, ils les avait enlevées, si bien que c’était à mains nues qu’il menait l’opération, chair humaine contre métal froid, respiration bloquée contre tourbillons de flocons, homme aplati au sol contre la machine et contre les éléments. Les mains trapues et parcheminées de mon père, à plusieurs reprises gelées, blessées, marquées ont résumé ce jour-là les efforts et la souffrance ordinaires, mais aussi le rôle de première ligne que jouent les mains dans notre rapport au monde.

L’idée proprement éditoriale d’un livre comme celui auquel je pense n’est évidemment née que plus tard et pris diverses formes, par exemple celle d’une série. Ainsi, à une époque, j’aurais voulu concevoir à l’intention des enfants une collection de petites anthologies illustrées et commentées de proverbes, expressions et locutions figées sur chacune des parties du corps, les cheveux, la tête, les oreilles... et évidemment les mains: «jeu de main, jeu de vilain», «ne pas y aller de main morte», «passer la main», et ainsi de suite. Une autre variante de la même ambition ne portait même pas sur les mains, mais sur les jours de la semaine: quelle signification ont-ils, selon les époques et les cultures? quelle rêverie construit-on autour de chacun d’eux? comment emploie-t-on les uns et les autres? comment en somme vivons-nous le temps? C’est un très beau sujet celui-là aussi, et il faudra bien un jour y revenir.

Entre-temps, voilà donc les doigts, voilà donc les mains. Ils prennent, ils montrent, ils caressent et frappent. Le répertoire de leurs actions, de leurs gestes déclinent la grammaire de nos rapports avec les choses, avec les autres, avec nous-mêmes, intérieur et extérieur. On lit notre nature dans ses plis, notre passé et notre présent dans leurs marques, leur forme. Main épaisse du paysan, doigts effilés du pianiste, ongles rongés du névrosé, doigt coupé des bouchers. J’ai toujours particulièrement aimé les mouvements des mains qui accompagnent l’exposition d’une pensée naissante, la formulation hésitante d’un sentiment, le récit de souvenirs lourds d’affect, les confidences. C’est comme si les mains soutenaient de leur matérialité attentive et caressante, accueillante, des êtres fantomatiques qui sans elles auraient la sécheresse du concept. Les gestes ne sont pas les mêmes selon que l’on expose une théorie constituée ou qu’on donne à voir le mouvement même de l’esprit.

Les mains en somme ne sont pas strictement fonctionnelles, ce qui est certes une évidence. Mais à quel usage consacre-t-on de préférence tel doigt plutôt que tel autre (le majeur dressé pour une insulte, par exemple, ou le pouce tourné vers le bas pour une condamnation), quelle signification rattache-t-on à telle ou telle de leur position (dans la peinture, notamment)? Pourquoi met-on la bague de mariage ici, mais celle des fiançailles là? Comment expliquer que, dans telle société, pour faire signe à quelqu’un de se rapprocher, on oriente la paume vers la terre tout en fermant et en ouvrant rapidement la main, alors que, dans telle autre, la paume est tournée vers le haut et on ramène la main vers soi dans un grand geste du bras? Comment une poignée de main en est-elle venue à sceller des contrats ou des amitiés?

Voilà quelques-unes des questions qui pourront servir de repères à une douzaine de collaborateurs de diverses compétences et passions. En tout cas, je les leur propose. Il en résultera à n’en pas douter une intéressante contribution à «l’inventaire des modalités d’utilisation du corps humain». Et maintenant que je me suis pris au jeu, j’en attends d’ailleurs déjà impatientement les résultats.

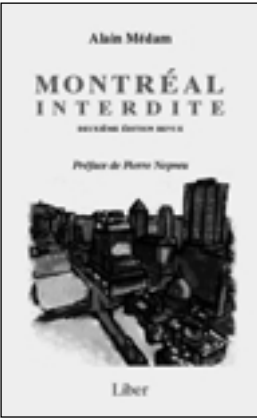
Giovanni Calabrese

Autres parutions récentes



Pierre Bertrand
L'intelligence du corps
246 pages, 23\$, isbn 2-89578-052-8
parution août 2004

«La perception est l’acte de l’intelligence du corps entier alors que la pensée est celui de l’intellect comme faculté spécialisée. Alors que la pensée laisse des traces auxquelles elle ne cesse de revenir et de se réalimenter, la perception s’efface en s’effectuant, laissant le champ libre pour une perception nouvelle. C’est parce que la pensée ne va pas au bout d’elle-même, qu’elle est fragmentée et constitutivement inattentive, qu’elle ne peut éclore complètement et qu’elle laisse, par conséquent, nécessairement des traces. C’est au contraire parce que la perception va au bout d’elle-même qu’elle épuise toute son énergie et qu’elle peut disparaître sans laisser de traces, ayant accompli complètement sa puissance de vie. Elle peut donc mourir sans regret alors que la pensée qui ne parvient jamais à vivre complètement ne peut s’empêcher de revenir sur ce qu’elle a raté. C’est parce que la pensée n’est toujours qu’à moitié là, toujours en même temps au passé et au futur, qu’elle doit sans cesse revenir sur la moitié qu’elle a manquée. Et même quand elle revient, elle ne le fait encore qu’à moitié, de manière morcelée, ce qui fait que le travail n’est jamais terminé, qu’il doit se poursuivre jusque tard dans la nuit dans les usines du rêve. Seule la perception totalement vivante peut finir le travail, permettant ainsi au corps de se reposer complètement.»



Alain Médam
Montréal interdite
264 pages, 18\$, isbn 2-89578-053-6
parution novembre 2004

Paru pour la première fois en 1978, *Montréal interdite* peut être considéré comme un classique de sociologie urbaine sur Montréal. Ouvrage pionnier à cet égard, il a contribué à faire de la métropole québécoise un objet digne d’enquête et d’analyse, écrit Pierre Nepveu, dans sa préface, une ville «pensable». «Le livre, dit-il encore, me fit l’effet d’une révélation. Dans un vocabulaire nouveau pour moi et parfois déstabilisant, voici que se construisait une véritable interprétation de la ville, saisissant avec une perspicacité redoutable l’enjeu montréalais dans la culture et la société québécoises, au-delà de ce qui était devenu un cliché des années 1960: l’aliénation et l’exploitation des Canadiens français dans une ville dominée par le capital anglais. Non pas qu’Alain Médam fût aveugle à cet enjeu économique et ethnique, mais il leur donnait un horizon plus large. Il saisissait Montréal comme un nœud dans le Québec moderne, c’est-à-dire à la fois comme un obstacle et comme un foyer, une réalité émergente, impure, problématique, riche de potentialités. Il comprenait d’une manière fulgurante que Montréal était à la fois à côté et au centre du Québec et de son destin.»



Luc-Normand Tellier
Redécouvrir l'histoire mondiale.
Sa dynamique économique,
ses villes et sa géographie
592 pages, 40\$, isbn 2-89578-063-3
parution avril 2005

Cet ouvrage propose une autre lecture de l’histoire mondiale que celle, habituelle, qui prend pour objet les États, les empires, les rois, les guerres et les révolutions. Combinant la perspective de l’économie spatiale et une connaissance historique encyclopédique, il raconte en une vaste saga l’histoire des six mille dernières années et en fait apparaître les grandes régularités géographiques, la profonde cohérence économique et le dynamisme moteur de ses systèmes urbains. De l’invention de la roue à la naissance du transport motorisé, de Babylone à New York en passant par Rome, Londres et Tokyo, et à travers tous les continents, l’auteur nous fait ainsi reparcourir les grands couloirs d’échanges et de communication qu’a empruntés l’humanité depuis les premières villes préurbaines jusqu’aux mégapoles actuelles. Il en résulte un tableau grandiose qui fait de cet ouvrage un livre de lecture passionnant et un outil de référence essentiel.

Autres parutions récentes



Gilles Paquet
Gouvernance.
Une invitation à la subversion
400 pages, 25\$, isbn 2-89578-071-4
parution mai 2005

«Les citoyens comme les investisseurs et les parties prenantes ont été immergés pendant si longtemps dans un univers de gouvernement qu’ils en sont arrivés à croire qu’ils avaient une “vocation de gouvernés” et à perdre même la notion qu’ils étaient des producteurs de gouvernance eux-mêmes. Cette paresse, cette indolence et ce refus de se prendre en main sont encore omniprésents. Voilà qui explique le blocage mental auquel fait face la notion de gouvernance. Ce blocage n’est pas innocent. Il révèle un état d’esprit, une sorte de servitude volontaire dans laquelle on se complaît. Le caractère subversif de la notion de gouvernance vient du fait qu’elle sonne le réveil, qu’elle est un appel aux armes, si l’on peut dire. Pas moyen de penser gouvernance sans penser au fardeau de la charge, à l’obligation de s’impliquer et de participer, aux devoirs que chacun a d’être un producteur de gouvernance, de contribuer à la gouverne de l’entreprise, de l’organisation, du pays.»

Cet ouvrage est donc un appel à l’engagement, à la responsabilité, à la participation au «multi-logue» social, requis par une socioéconomie dont la structure hiérarchisée et centralisée s’est effritée au fur et à mesure que le monde s’est ouvert, que l’information s’est diffusée et que les compétences se sont multipliées. Illustrant ces processus par plusieurs exemples empruntés à divers domaines de l’histoire canadienne récente, l’auteur montre ainsi à la fois la gouvernance distribuée qui est à l’œuvre dans le monde où nous vivons et les résistances que nos façons de penser traditionnelles lui opposent.



Patrick Forget
Sur la manifestation.
Le droit et l’action collective
176 pages, 21\$, isbn 2-89578-072-2
parution mai 2005

La manifestation pacifique, quelles que soient sa forme (piquet de grève, marche, défilé, *sit-in*, etc.) et sa nature (politique, économique, sociale, etc.), fait de plus en plus partie des voies que la population emprunte pour se faire entendre sur la place publique. Le pouvoir politique la reconnaît, les instances judiciaires l’autorisent. Pourtant, et simultanément, les raisons de la surveiller, de la contraindre, de l’interrompre et d’en condamner les participants se multiplient et se raffinent pour devenir finalement spécieuses et paradoxales. Le pouvoir et le droit éprouvent de toute évidence un malaise devant l’action collective. Le propos de cet ouvrage est justement de diagnostiquer ce malaise, largement illustré par de nombreux cas récents. L’auteur plaide en même temps pour la reconnaissance juridique de l’action collective.



Thierry Goguel d’Allondans
Les gardiens du seuil.
Lecture anthropologique du travail social
160 pages, 18\$, isbn 2-89578-064-1
parution janvier 2005

«Les travailleurs sociaux, dit l’auteur, sont peut-être les derniers gardiens du seuil, ceux qui, dans nos sociétés, permettent le franchissement du gué.» Quel seuil? Celui qui, par la rencontre, l’accompagnement, la relation d’aide, peut ouvrir la porte à ceux qui souffrent du manque de solidarité, de l’exclusion ou de circonstances adverses (jeunes en déshérence, gens en rupture...) pour qu’ils retrouvent un peu de l’hospitalité du monde. Dans ce sens, «le travailleur social est un compagnon de route essentiel, un visage qui contribue au cheminement vers soi d’un homme ou d’une femme en souffrance de sens, “en rade” au milieu d’une traversée et qui risque d’être emporté par le courant», dit David Le Breton, qui ajoute : «Si la tâche des sciences humaines est de penser les écarts, les tensions entre les individus et le monde, celle du travailleur social est de les relier de manière propice, de réinstaurer du lien là où primait la séparation.» C’est à cette tâche essentielle, particulièrement en cette époque d’individualisme exacerbé et d’économisme niveleur, que Thierry Goguel d’Allondans consacre la belle réflexion consignée dans cet ouvrage.

Cet ouvrage est paru, en 2003, aux Éditions Téraèdre sous le titre *Anthropo-logiques d’un travailleur social. Passeurs, passages, passants*.



Roger Cevey
Regard éthique sur le geste éducatif
144 pages, 15\$, isbn 2-89578-070-6
parution mai 2005

Cet ouvrage propose une réflexion éthique sur les rapports qui s’établissent dans l’éducation entre l’éducateur (parent, maître, enseignant, formateur, etc.) et l’enfant (qui peut aussi être un adulte). La question qui sert de guide à l’auteur est celle du risque inhérent à cette relation de devenir l’occasion d’un abus. Car, par nature, la relation éducative est faite d’une tension entre le désir du maître (qui veut faire de l’élève son œuvre, sa création, son objet) et le respect qu’il doit à l’enfant en tant que sujet de sa liberté. C’est lorsqu’on oublie ce deuxième aspect de la relation éducative qu’on sombre dans l’abus — qui peut prendre la forme violente de la punition corporelle, mais aussi celle de la manipulation psychologique. La réflexion de l’auteur consiste donc à faire ressortir le paradoxe de la relation éducative, à décrire les modulations du risque d’abus éducatif et à rappeler à l’éducateur d’être attentif à la dignité de l’enfant.

collaborateurs

Cécile de Terwangne, *Accès à l’information et organisations internationales: le cas de l’Union européenne*; André Ouimet, *Accès à l’information: vers une plus grande transparence*; Alasdair Roberts, *Les faces cachées de la résistance gouvernementale à la transparence*; Herbert Burkert, *Le droit d’accès en tant que droit de l’homme et l’éthique de la communication*; Christian Boudreau, Monica Tremblay, Bernard Duval et Nicole Boulianne, *Éthique du consentement à l’ère des réseaux d’information en matière de santé*; Isabelle de Lamberterie, *Débat éthique et juridique relatif à l’accès aux données génétiques*; Jacques Berleur, *Éthique et régulations dans la société de l’information*; Yves Boisvert, *L’éthique gouvernementale: la perception des répondants en éthique du gouvernement du Québec*; Yves Emery, *Rémunérer la performance des agents publics par des primes d’équipe: constats, analyses et recommandations*; Richard Héту, *Le New York Times à l’heure de la transparence*; Kathleen Lévesque, *Éthique journalistique: devoir d’objectivité et militantisme*; Alain Duhamel, *Soupçon éthique*; Michel C. Auger, *Médias et monopole du pouvoir*.



Paul-André Comeau (dir.)
Éthique publique vol. 6 n° 2
Les enjeux éthiques de la gestion de l’information
136 pages, 20\$, isbn 2-89578-061-7
parution novembre 2004

collaborateurs

Claude Ryan, *L’autorité politique et le service du bien commun dans les conditions d’aujourd’hui*; Françoise David, *Le bien commun: pour l’égalité et la liberté*; Diane Bellemare, *Bien commun et intérêt collectif*; France Laurendeau, *Le bien commun: une vision syndicale*; Jean-Pierre Proulx, *L’éducation, un bien commun très particulier*; Éric Gagnon et Francine Saillant, *Sources et figures de la responsabilité aujourd’hui*; Jean-François Rioux et Karine Prémont, *La réflexion contemporaine sur l’éthique des interventions humanitaires*; Jean-Herman Guay, *Cynisme et bien commun: une combinaison perdante*; Christian Arnsperger, *Le bien commun comme compromis social: deux conceptions de la négociation politique*; Emmanuel B. Picavet, *Bien commun, valeurs privées et fragilité de l’État de droit*; Denis Müller, *Bien commun, conflits d’intérêts et délibération éthique*; Fabrizio Cantelli et Jean-Louis Genard, *Pour une analyse constructiviste du bien commun*; Daniel M. Weinstock, *L’actualité du bien commun*; Justine Lacroix, *Communauté légale et communauté morale*; Michel Seymour, *Le bien commun et la justice: perspective nationale et internationale*; Jacques Beauchemin, *Le bien commun: une intention éthique entre la loi du marché et l’individualisme*; André Lacroix, *Entre le bon et le juste*.

Catalogue

Stéphane Baillargeon, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec* «de vive voix» isbn 2-921569-10-8, 1994, 154 pages, 18\$

Jacques Beaudry, *L'œil de l'eau* isbn 2-89578-008-0, 2002, 120 pages, 17\$

Marco Bélanger, *Le flou dans la bergerie* isbn 2-89578-015-3, 2002, 216 pages, 21\$

Guy Bellavance (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* isbn 2-921569-78-7, 2000, 312 pages, 27\$

Francine Belle-Isle, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal (dir.), *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» isbn 2-921569-77-9, 2000, 228 pages, 27\$

André G. Bernier, François Pouliot (dir.), *Éthique et conflits d'intérêts* «Éthique publique hors série» isbn 2-921569-80-9, mars 2000, 192 pages, 23\$

Pierre Bertrand, *L'art et la vie* isbn 2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20\$
—, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* isbn 2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23\$
—, *Connaissance de soi et vie quotidienne* isbn 2-89578-035-8, 2003, 264 pages, 24\$
—, *Éloge de la fragilité* isbn 2-921569-86-8, 2000, 210 pages, 23\$
—, *L'intelligence du corps* isbn 2-89578-052-8, 2004, 246 pages, 23\$
—, *Pour l'amour du monde* isbn 2-89578-016-1, 2002, 276 pages, 23\$
—, *La vie au plus près* isbn 2-921569-44-2, 1997, 192 pages, 24\$

Yves Bertrand, *Le héros ordinaire* isbn 2-921569-32-9, 1996, 210 pages, 22\$
—, *Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien* isbn 2-89578-048-x, 2004, 156 pages, 23\$

Onnig Beylerian, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* isbn 2-921569-61-2, 1998, 156 pages, 21\$

Denyse Bilodeau, *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal* isbn 2-921569-29-9, 1996, 204 pages, 21\$

Normand Biron, *L'artiste et le critique. L'art peut-il s'écrire? (1975-2000)* isbn 2-921569-90-6, 2000, 256 pages, 23\$
—, *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000...)* isbn 2-89578-005-6, 2001, 280 pages, 23\$

Neil Bissoondath, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau, coédition Boréal isbn 2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50\$

Yves Boisvert (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* isbn 2-921569-53-1, 1998, 198 pages, 25\$

Yves Boisvert, Jacques Hamel, Marc Molgat (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* «Éthique publique hors série» isbn 2-921569-87-6, 2000, 192 pages, 23\$

Yves Boisvert, Louis Côté, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique* «Éthique publique hors série» isbn 2-89578-019-6, 2003, 144 pages, 23\$

Léo-Paul Bordeleau, *Quelle éthique du sport?* isbn 2-921569-79-5, 2000, 258 pages, 28\$

Léo-Paul Bordeleau et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* isbn 2-921569-70-1, 1999, 208 pages, 26\$

Pierre Bourgie, *Entretiens avec Jacques de Tonnancour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal, «de vive voix» isbn 2-921569-67-1, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28\$

Mario Bunge, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée*, Traduit de l'anglais par Laurent-Michel Vacher isbn 2-89578-041-2, 2004, 294 pages, 27\$

François Bugingo, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* isbn 2-921569-41-8, 1997, 248 pages, 28\$
—, *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* isbn 2-921569-45-0, 1997, 280 pages, 30\$

Michel Cabanac, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* isbn 2-921569-25-6, 1995, 170 pages, 19\$

Giovanni Calabrese, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* «de vive voix» isbn 2-921569-11-6, 1994, 188 pages, 20\$

Daniel Canty, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* isbn 2-921569-43-4, 1997, 158 pages, 22\$

Gilles Carle, *La nature d'un cinéaste* isbn 2-921569-64-7, 1999, 246 pages, 25\$

Lionel Carmant, *Le métier d'enseignant* «Trame» isbn 2-921569-33-7, 1996, 138 pages, 14\$

Marie-Claire Carpentier-Roy, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* isbn 2-921569-18-3, 1995, 206 pages, 20\$ • Deuxième édition

Roger Cevey, *Regard éthique sur le geste éducatif*, isbn 2-89578-070-6, 2005, 144 pages, 15\$

Maurice Chalom, *Le migrant démuni. Alphabétisation et intégration des immigrants* isbn 2-9802019-0-1, 1991, 114 pages, 13,95\$
—, *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* isbn 2-921569-48-5, 1996, 168 pages, 21\$

Maurice Chalom et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* isbn 2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16\$

Marc Chapleau, *L'amateur de vin* isbn 2-921569-26-4, 1995, 186 pages, 20\$
—, *Entretiens avec Champlain Charest. La passion du vin* «de vive voix» isbn 2-921569-15-9, 1994, 119 pages, 16\$

Sébastien Charles, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* isbn 2-921569-63-9, 1999, 258 pages, 25\$

Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* isbn 2-921569-71-x, 1999, 294 pages, 27\$
—, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine* isbn 2-89578-028-5, 2003, 252 pages, 24\$

Jean-François Chassay, Jean-François Côté, Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* isbn 2-921569-91-4, 2001, 204 pages, 24\$

Jean-François Chassay et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* isbn 2-89578-017-x, 2002, 312 pages, 26\$

Mark A. Cheetham, *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau isbn 2-9802020-0-2, 1992, 228 pages, illustré, 25\$

Pierre Clément, *En finir avec l'inconscient*, isbn 2-89578-046-3, 2004, 244 pages, 26\$

Louis Cornellier (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* isbn 2-921569-22-1, 1995, 154 pages, 17\$

Marguerite Michelle Côté, *Les jeunes de la rue* isbn 2-89578-011-0, 2002, 192 pages, 19\$ • Nouvelle édition
—, *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* «de vive voix» isbn 2-921569-37-x, 1996, 198 pages, illustré, 23\$

Michel Coulombe, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran*, photos: Michel Gauthier, coédition Les 400 coups, «de vive voix» isbn 2-921569-72-8, 1999, 132 pages, 25\$
—, *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* «de vive voix» isbn 2-921569-16-7, 1995, 228 pages, 21\$

Yves Couture, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* isbn 2-921569-12-4, 1994, 228 pages, 21\$

Frédéric-Guillaume Dufour, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* isbn 2-921569-92-2, 2001, 234 pages, 24\$

André Duhamel et André Lacroix (dir.), *Éthique et politique en contexte global* isbn 2-89578-056-0, 2004, 234 pages, 25\$

Laurent Duval, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* isbn 2-921569-27-2, 1995, 202 pages, 20\$

Guy Durand, *Pour une éthique de la dissidence. Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile* isbn 2-89578-055-2, 2004, 160 pages, 18\$

Gilbert Érouart, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle. Suivis de Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* «de vive voix» isbn 2-921569-09-4, 1993, 124 pages, 17\$

Éthique publique, 12 numéros parus, issn 1488-0946, 20\$/vol.

Patrick Forget, *Sur la manifestation. Le droit et l'action collective* «Le droit aussi...» isbn 2-89578-072-2, 2005, 176 pages, 21\$

Formation à l'interculturel Quatre répertoires, 10\$/vol.

Marcel Fournier, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* «de vive voix» isbn 2-921569-56-6, 1998, 234 pages, 24\$

Dominique Garand, *Portrait de l'agoniste: Gombrowicz* isbn 2-89578-036-6, 2003, 224 pages, 24\$

Jean-François Gaudreault-DesBiens, *La liberté d'expression, entre l'art et le droit* coédition Presses de l'université Laval isbn 2-921569-31-0, 1996, 300 pages, 30\$
—, *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon* coédition Yvon Blais «Le droit aussi...» isbn 2-921569-93-0, 2001, 180 pages, 22\$

Michel Gauthier et Luc Lussier, *Contrechamps* isbn 2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30\$

Lise Gauvin, *Entretiens avec Fernand Leduc. Suivis de Conversation avec Thérèse Renaud* «de vive voix» isbn 2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22\$

Béatrice Godard, *L'avortement entre la loi et la médecine* isbn 2-9802020-1-0, 1992, 158 pages, 16\$

Thierry Goguel d'Allondans, *Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social* isbn 2-89578-064-1, 2005, 160 pages, 18\$

Louise Grenier et Isabelle Lasvergnas (dir.), *Penser Freud avec Patrick Mahony* isbn 2-89578-047-1, 2004, 224 pages, 24\$

Louise Grenier et Suzanne Tremblay (dir.), *Le projet d'Antigone. Parcours vers la mort d'une fille d'Œdipe* isbn 2-89578-068-4, 2005, 174 pages, 23\$

Simon Harel (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* isbn 2-921569-49-3, 1998, 350 pages, 30\$
—, *La démesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* isbn 2-921569-99-x, 2001, 252 pages, 23\$

Robert Hébert, *Dépouilles. Un almanach* isbn 2-921569-39-6, 1997, 182 pages, 20\$
—, *L'homme habite aussi les franges* isbn 2-89578-020-x, 2003, 240 pages, 23\$
—, *Novation. Philosophie artisanale* isbn 2-89578-059-5, 2004, 164 pages, 18\$

Paul Inchauspé, *L'avenir du cégep* isbn 2-982020-2-9, 1992, 208 pages, 21\$

Nicole Jetté-Soucy, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* isbn 2-921569-57-4, 1998, 198 pages, 25\$

Naïm Kattan, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet, *Visages d'humanité* «Figures libres» isbn 2-89578-054-4, 2004, 104 pages, 16\$

Micheline Labelle et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* isbn 2-921569-17-5, 1995, 380 pages, 29\$

André Lacroix et Jean-François Malherbe (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique de l'éthique appliquée* isbn 2-89578-029-3, 2003, 168 pages, 24\$

Jean Ladrière, *Les enjeux de la rationalité* isbn 2-89578-001-3, 2001, 240 pages, 23\$

Diane Lamonde, *Le maquignon et son joul. L'aménagement du français québécois* isbn 2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24\$

Isabelle Lasvergnas (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*, coédition Cahiers de recherche sociologique «Éthique publique hors série» isbn 2-89578-037-4, 2003, 204 pages, 24\$

Ginette Legault, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* isbn 2-9802019-4-4, 1991, 192 pages, 19\$

Guy R. Legault, *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* isbn 2-89578-018-8, 2002, 270 pages, 25\$

Yves Lever, *Petite critique de la déraison religieuse* «Trame» isbn 2-921569-58-2, 1998, 228 pages, 21\$

Robert Lévesque, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard. Suivis de La leçon de musique 1644* «de vive voix» isbn 2-921569-08-6, 1993, 178 pages, 20\$

Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération* «de vive voix» isbn 2-89578-031-5, 2004, 272 pages, 24\$
—, *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques* «de vive voix» isbn 2-921569-85-X, 2000, 246 pages, 26\$
—, *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales* «de vive voix» isbn 2-89578-010-2, 2002, 186 pages, 23\$

—, *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps* «de vive voix» isbn 2-89578-045-5, 2004, 192 pages, 23\$

—, *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre la vieillesse, apprivoiser la mort* «de vive voix» isbn 2-89578-030-7, 2003, 204 pages, 23\$

Claude Libersan, *Cette peur qui rend violent* isbn 2-89578-039-0, 2003, 168 pages, 21\$

Gilles Lipovetsky, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprise* isbn 2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15\$

Sylvie Loslier, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* isbn 2-921569-40-x, 1997, 180 pages, 19\$

Romaine Malenfant, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l’entreprise ?* isbn 2-921569-30-2, 1996, 151 pages, 18\$

Romaine Malenfant (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* isbn 2-921569-52-3, 1998, 188 pages, 25\$

Jean-François Malherbe, *Déjouer l’interdit de penser. Essais d’éthique critique I* isbn 2-89578-004-8, 2001, 136 pages, 18\$

—, *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d’éthique critique II* isbn 2-89578-033-1, 2003, 128 pages, 18\$

—, *La démocratie au risque de l’usure. L’éthique face à la violence du crédit abusif* isbn 2-89578-051-X, 2004, 120 pages, 15\$

Jacques Marchand, *Autonomie personnelle et stratégie de vie. Essai de morale fondamentale* isbn 2-921569-76-0, 2000, 312 pages, 29\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l’autonomie et du bonheur* vol. 1 (*Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens*) isbn 2-89578-003-x, 2001, 336 pages, 28\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l’autonomie et du bonheur* vol. 2 (*Les Mésopotamiens; Les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque*) isbn 2-89578-027-7, 2002, 276 pages, 28\$

—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l’autonomie et du bonheur* vol. 3 (*L’idéologie biblique. Aux sources du fondamentalisme occidental*) isbn 2-89578-062-5, 2005, 608 pages, 40\$

Line Mc Murray, *Nous, les enfants... Récits de quand j’étais petite, près du lac, dans la nature* isbn 2-89578-058-7, 2004, 184 pages, 18\$

—, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* isbn 2-921569-94-9, 2001, 208 pages, 24\$

Lauren McKinsey et al., *Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* isbn 2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23\$

Alain Médam, *De l’actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde* isbn 2-89578-042-0, 2003, 156 pages, 19\$

—, *La tentation de l’œuvre* isbn 2-89578-007-2, 2002, 246 pages, 23\$

—, *Montréal interdite* isbn 2-89578-053-6, 2004, 264 pages, 18\$

Alain Médam et Simon Harel, *Le regard long* isbn 2-89578-022-6, 2002, 144 pages, 22\$

Guy Ménard, *Petit traité de la vraie religion. À l’usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* isbn 2-921569-75-2, 1999, 234 pages, 23\$

Guy Ménard (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* coédition Le Devoir «Éthique publique hors série» isbn 2-89578-038-2, 2003, 282 pages, 24\$

Michel Métayer, *La morale et le monde vécu. Pour une éthique concrète* isbn 2-921569-95-7, 2001, 360 pages, 28\$

Pierre Milot, *Pourquoi je n’écris pas d’essais postmodernes* isbn 2-921569-14-0, 1994, 144 pages, 17\$

Fernand Morin, *Pourquoi juge-t-on comme on juge? Bref essai sur le jugement* isbn 2-89578-067-6, 2005, 120 pages, 15\$

Musicanada 2000, coédition Centre de musique canadienne isbn 2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27\$

Françoise Naudillon, *Entretiens avec Jean Métellus* «de vive voix» isbn 2-89578-057-9, 2004, 200 pages, 23\$

Alexis Nouss, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L’infigurable* «Bibliothèque Liber» isbn 2-921569-82-5, 2000, 204 pages, 28\$

Lawrence Olivier, *Contre l’espoir comme tâche politique*, suivi de *Critique radicale. Essai d’impolitique* isbn 2-89578-040-4, 2004, 252 pages, 24\$

—, *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* isbn 2-921569-21-3, 1995, 248 pages, 22\$

—, *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* isbn 2-921569-54-x, 1998, 114 pages, 17\$

Pierre Ouellet, *Le sens de l’autre. Éthique et esthétique* isbn 2-89578-026-9, 2003, 254 pages, 25\$

Gilles Paquet, *Gouvernance. Une invitation à la subversion* isbn 2-89578-071-4, 2005, 400 pages, 25\$

—, *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* isbn 2-921569-65-5, 1999, 162 pages, 23\$

—, *Pathologies de la gouvernance. Essais de technologie sociale* isbn 2-89578-044-7, 2004, 246 pages, 24\$

Rolande Pinard, *La révolution du travail. De l’artisan au manager* isbn 2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29\$

Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose* «de vive voix» isbn 2-921569-35-3, 1996, 196 pages, 20\$

Marie-Claude Prémont, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* coédition Thémis «Le droit aussi...» isbn 2-89578-032-3, 2003, 192 pages, 22\$

Michel Purnelle, *Une armée en déroute* «Trame» isbn 2-921569-34-5, 1996, 189 pages, 18\$ • *Épuisé*

Pratiques de la pensée. Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher isbn 2-89578-012-9, 2002, 192 pages, 20\$

Marc Raboy, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l’anglais par Pierre R. Desrosiers, coédition Presses de l’université Laval isbn 2-921569-38-8, 1996, 572 pages, 39\$

Bob Rae, *Prospérité et bien commun* Traduit de l’anglais par Pierre R. Desrosiers isbn 2-921569-66-3, 1999, 186 pages, 21\$

Jean-Pierre Roy, *La lettre interdite de Kafka* isbn 2-921569-19-1, 1995, 268 pages, 23\$

Jacques Sénécal, *Manières de dire, manières de penser. Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs* isbn 2-89578-060-9, 2004, 156 pages, 22\$

Michel Sénécal, *L’espace médiatique. Les communications à l’épreuve de la démocratie* isbn 2-921569-28-0, 1995, 256 pages, 25\$

Michel Seymour (dir.), *États-nations, multinations et organisations supranationales* isbn 2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35\$

—, *Nationalité, citoyenneté et solidarité* isbn 2-921569-68-x, 1999, 512 pages, 35\$

Geneviève Sicotte, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* isbn 2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27\$

Margaret Somerville, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain* Traduit de l’anglais par Yolande Amzallag isbn 2-89578-023-4, 2003, 318 pages, 26\$

Gad Soussana, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l’événement* isbn 2-921569-83-3, 2000, 216 pages, 25\$

Philip Stratford, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l’anglais par Monique V.-Landa isbn 2-9802019-6-0, 1991, 228 pages, 21\$

Évelyne Tardy, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Maires et mairesses. Les femmes et la politique municipale* isbn 2-921569-42-6, 1997, 114 pages, 18\$

Luc-Normand Tellier, *Redécouvrir l’histoire mondiale, sa dynamique économique, ses villes et sa géographie* isbn 2-89578-063-3, 2005, 592 pages, 40\$

Laurent-Michel Vacher, *Bars, cafés, restos : scènes de la vie urbaine. Entretiens avec les frères Holder* isbn 2-89578-065-x, 2005, 120 pages, 20\$

—, *Le crépuscule d’une idole. Nietzsche et la pensée fasciste* isbn 2-89578-050-1, 2004, 112 pages, 15\$

—, *Découvrons la philosophie avec François Hertel* isbn 2-921569-23-x, 1995, 195 pages, 20\$

—, *Dialogues en ruine* isbn 2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12\$

—, *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l’âge de la science* «de vive voix» isbn 2-921569-07-8, 1993, 142 pages, 18\$

—, *Histoire d’idées*, isbn 2-921569-84-1, 2000, 258 pages, 20\$

—, *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* isbn 2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26\$

—, *La science par ceux qui la font* isbn 2-921569-51-5, 1998, 216 pages, 26\$

—, *Un Canabec libre. L’illusion souverainiste* isbn 2-9802019-5-2, 1991, 90 pages, 9\$

—, *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* isbn 2-921569-97-3, 2001, 180 pages, 20\$

Laurent-Michel Vacher, Jean-Claude Martin et Marie-José Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation* isbn 2-89578-021-8, 2002, 264 pages, 20\$

Robert Verreault, *L’autre côté du monde. Le passage à l’âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais* isbn 2-921569-60-4, 1998, 168 pages, 21\$

Paquerette Villeneuve, *Entretiens avec Marie Saint Pierre. De la mode considérée comme un des beaux-arts* «de vive voix» isbn 2-921569-46-9, 1997, 110 pages, 18\$

Eric Volant, *Dictionnaire des suicides* isbn 2-89578-000-5, 2001, 384 pages, 28\$

—, *La maison de l’éthique* isbn 2-89578-025-0, 2003, 236 pages, 21\$

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistant à l’édition: Richard Raymond
Éditions Liber, 2318 rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone (514) 522-3227; télécopie (514) 522-2007; site: www.editionsliber.org; adresse électronique: info@editionsliber.org
Distribution (Canada): Diffusion Dimedia, 539 boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2; téléphone (514) 336-3941; télécopie (514) 331-3916; adresse électronique: general@ dimedia.qc.ca
Distribution (France et Belgique): Diffusion du nouveau monde, dnm, 30 rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone (01) 43 54 49 02; télécopie (01) 43 54 39 15; adresse électronique: liquebec@noos.fr
Distribution (Suisse): Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone (022) 960-9510; télécopie (022) 776-3527; adresse électronique: admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (padie) et de la Sodec.

